IMAGES



LE RAVITAILLEMENT AFFLUE...

25 millièmes

L'HEBDOMADAIRE DE L'ACTUALITE

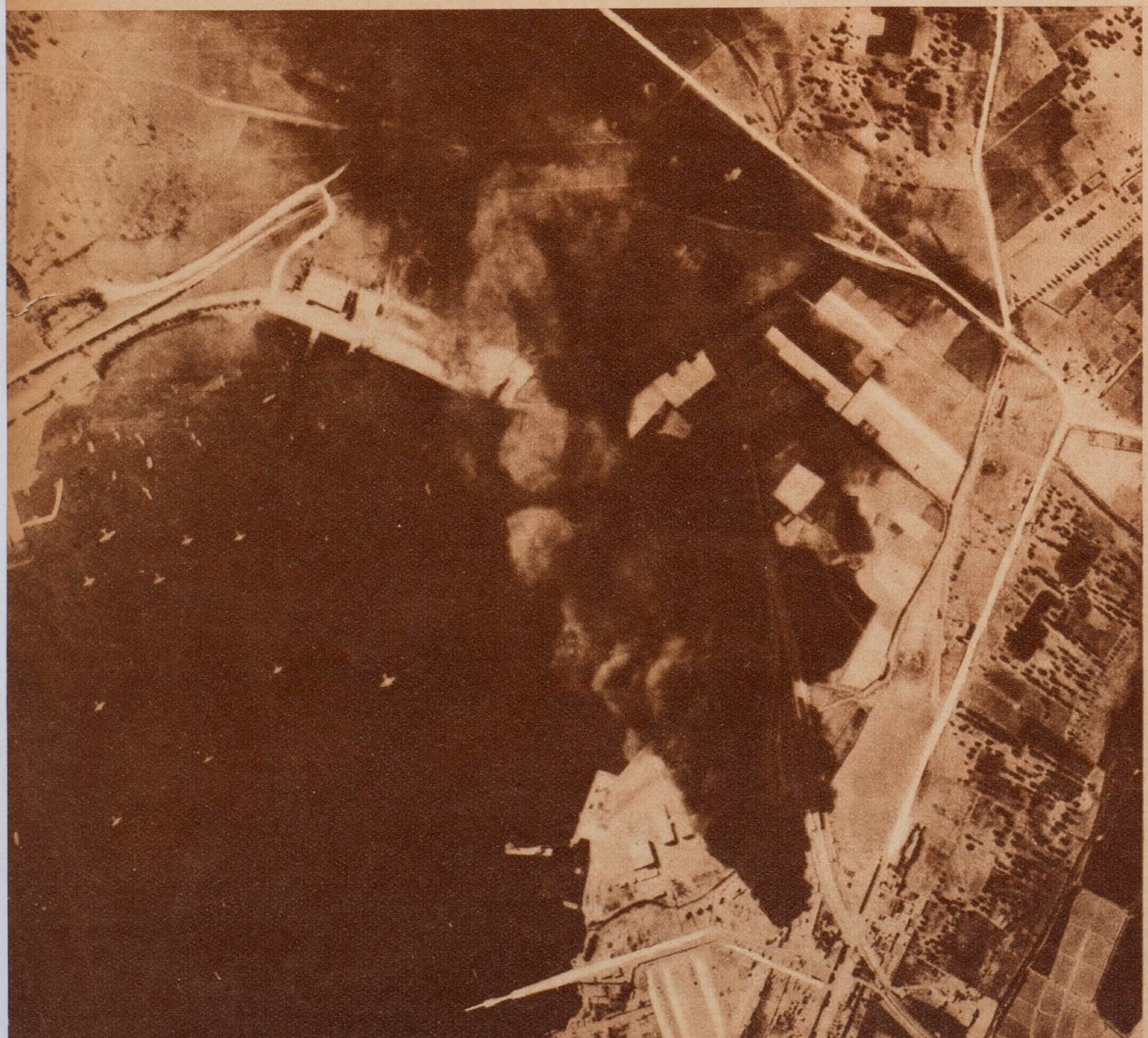
No. 724 — LE CAIRE (EGYPTE)
25 JUILLET 1943

Un camion amphibie de trois tonnes pénètre à l'intérieur de l'île pour rejoindre les troupes. Des renforts continuels parviennent aux Alliés.

LES OPERATIONS EN SICILE

Les troupes alliées poursuivent leur avance en Sicile de façon satisfaisante, et jusqu'ici la moitié de l'île a déjà été occupée et plus de 45.000 prisonniers capturés. Des renforts continuent de parvenir dans l'île, pendant que l'ennemi se retire vers le nord-est. Voici quelques photos prises au cours des opérations.

Vue aérienne d'Augusta, la veille du jour où les troupes alliées y firent leur entrée. On ne peut préciser si l'incendie, provenant d'usines, a été provoqué par les bombes alliées ou par les troupes de l'Axe en retraite.





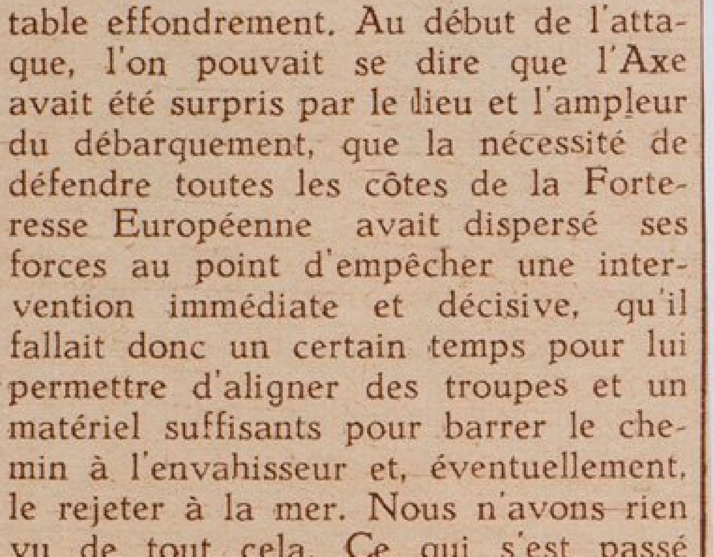
Des ravitaillements divers ne cessent de parvenir aux troupes alliées. Il n'est pas jusqu'à des mulets, indispensables pour le transport des munitions dans les montagnes, qui ne prennent le chemin de la Sicile.

De jeunes aviateurs allemands, capturés dans la campagne de Sicile, sont gardés sur le rivage en attendant d'être envoyés dans un camp.




L'EC

NOUVEAUX PERILS



M. Churchill, nous rapportent les dépêches, aurait déclaré à son entourage qu'il était effrayé de dire combien la situation était bonne. De fait, contrairement à toute attente, les premières phases de l'action alliée sur la Sicile nous ont fait assister à un véritable effondrement. Au début de l'attaque, l'on pouvait se dire que l'Axe avait été surpris par le lieu et l'ampleur du débarquement, que la nécessité de défendre toutes les côtes de la Forteresse Européenne avait dispersé ses forces au point d'empêcher une intervention immédiate et décisive, qu'il fallait donc un certain temps pour lui permettre d'aligner des troupes et un matériel suffisants pour barrer le chemin à l'envahisseur et, éventuellement, le rejeter à la mer. Nous n'avons rien vu de tout cela. Ce qui s'est passé prouve, sans conteste, que l'ennemi n'est plus ce qu'il était il y a à peine un an, qu'il est atteint de graves vices internes sur lesquels nous ne sommes pas exactement fixés (manque de pétrole, infériorité aérienne paralysante, affaissement du moral ou peut-être tous ces facteurs à la fois) et qu'il joue désormais « perdant ». Un proche avenir nous éclairera sans doute sur les causes précises de la débâcle axiste.

L'on avait commencé à dire dès la fin de l'été dernier que les Allemands étaient acculés à une action défensive. Cela est désormais évident. L'inattendu, c'est l'incapacité de l'Allemagne et de ses partenaires à tenir cette position défensive. Le Reich avait d'abord perdu l'initiative sur le front russe, puis sur le front de Libye, puis dans les airs, au-dessus de l'Europe du Nord-Ouest, en France, en Belgique, en Hollande et sur le territoire même du Reich. Aujourd'hui, avec le débarquement allié en Sicile, tout comme en Afrique du Nord, les forces de l'Axe semblent s'effriter devant chaque poussée quelque peu sérieuse des Alliés. Et pourtant, les bombardements aériens qui avaient précédé cette action laissaient clairement prévoir que la Sicile allait devenir un prochain théâtre d'opérations.

Quoi qu'il en soit, partout, les forces allemandes sont maintenant immobilisées, ou mieux, fixées. La défensive s'installe dans les rouages profonds de l'Allemagne. C'est une situation qu'on ne pourra pas changer en un jour ni en un mois. Les Allemands se sont résignés à jouer leur va-tout dans une bataille défensive en Europe dont les premières phases les exposent à des dangers mortels. Il est à peu près certain que les priorités de fabrication de guerre du Reich ont été changées. Alors que jusqu'ici le haut commandement faisait porter tout l'effort industriel sur la production d'armes d'attaque, avions de bombardement en tête, il réclame maintenant dans l'ordre : avions de chasse, sous-marins, canons antiaériens.

L'Allemagne sait parfaitement qu'elle peut perdre cette nouvelle bataille et l'on peut discerner déjà les positions politiques de repli qu'elle se prépare pour l'après-guerre. Les Nations Unies ne devront pas être dupes de pareilles manœuvres. Un passé trop récent les avertit des dangers qui les guettent, des fautes qu'elles doivent éviter. S'il importe de gagner la guerre, il importe davantage encore de gagner la paix qui la suit. Tel est pour les Alliés l'enjeu actuel. Militairement, ils ont l'initiative. Ceci doit les amener à l'avoir aussi politiquement. A cet égard, la défensive allemande est pour eux pleine de périls. Le réduit suprême, la dernière carte allemande est là.

LA RÉSISTANCE FAIBLIT EN SICILE

Plus de la moitié de la Sicile est déjà entre les mains des Alliés et l'occupation d'Enna, centre stratégique de première importance qu'ils ont capturé cette semaine, signifie pour les troupes ennemies l'interruption de tous leurs moyens de communication. Les chemins de Palerme, la capitale, et de Messine sont désormais ouverts pour les armées américaines et canadiennes. Aux dernières nouvelles, la « reddition organisée » des troupes italiennes s'accélère. A l'est, dans la plaine de Catane, se déroule une bataille sanglante, l'adversaire essayant par tous moyens de résister.

Notes
SICILIENNES

● Peuple étrange que celui de la Sicile. Mélange de Grecs, d'Italiens, de Normands, d'Arabes et de Vandales. Cette paysanne traversant les rues de ce petit village ressemble à une altière Sarrasine. Ce charretier roulant sur sa voiture offre le profil d'un empereur romain !

● Les Siciliens sont pauvres, extraordinairement pauvres. Le sol de l'île appartient en majeure partie à une poignée de seigneurs féodaux qui passent toute l'année à Nice ou Monte-Carlo. L'agriculture y est négligée. Les routes de la Sicile sont mal soignées, ses communications ferroviaires sont encore toutes à voie unique. Ses mines de sulfure, où travaillent dans de mauvaises conditions d'hygiène les femmes et les enfants aussi bien que les hommes, sont mal exploitées.

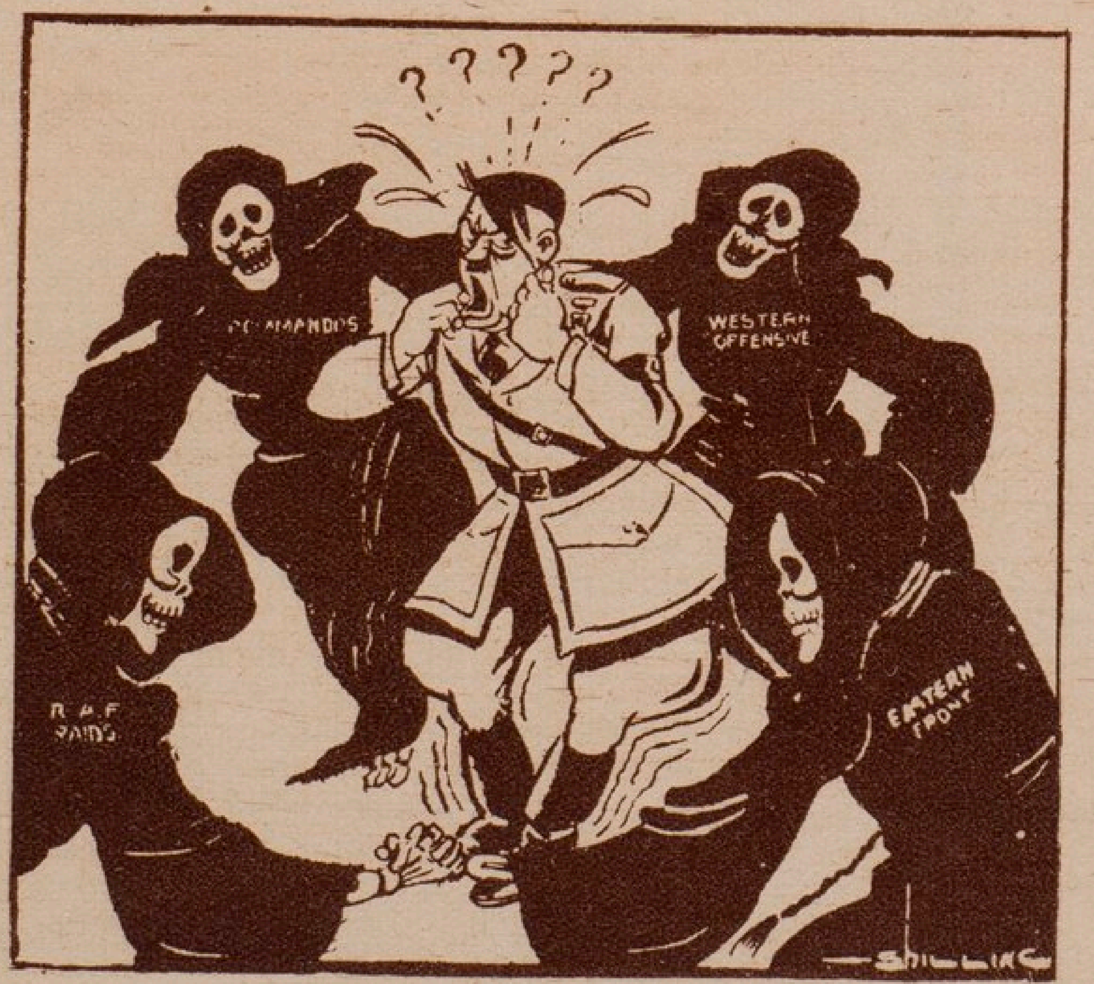
● Avant l'avènement du fascisme, les Siciliens émigraient en masse vers l'Italie du Nord ou le nouveau continent. Le nombre des émigrants s'élevait à une centaine de mille chaque année. Il a considérablement décru depuis 1925 ; non pas à cause de la bonne gestion du fascisme — on n'a enregistré aucune amélioration dans les conditions d'existence des Siciliens depuis la venue de Mussolini — mais à cause des mesures drastiques appliquées par le parti en ce qui concernait l'émigration.

● Si ses habitants sont pauvres et de culture primitive, la Sicile est une contrée excessivement belle. Ses paysages sont vraiment enchanteurs et la nature l'a douée de toutes les beautés. En outre, les différents conquérants qui l'ont tour à tour soumise y ont laissé chacun leur trace. Ainsi, fait étrange, on retrouve en Sicile beaucoup plus de monuments de l'ancienne Grèce qu'à Athènes elle-même ! Maisons sarrasines, palais normands, mosquées de style mauresque, cathédrales gothiques s'y entremêlent, donnant à la contrée un ensemble des plus pittoresques.

● Le volcan le plus dangereux du monde, l'Etna, se trouve en Sicile. La liste de ses victimes est infinie. Le volcan a 200 cratères appelés « les fils de l'Etna ». Au XVIIe siècle, une éruption de l'Etna détruisit 40 villes et entraîna la perte de cent mille vies humaines. Dans les temps récents, une secousse sismique particulièrement violente de l'Etna détruisit un jour, en l'espace de 40 secondes, la ville de Messine et causa 80.000 morts !

« SAUVETAGE »

En 1939, à la cessation des hostilités en Pologne après la lâche agression allemande, plusieurs marins polonais servirent d'abord sur des unités navales britanniques, avant la constitution de la flotte polonaise proprement dite. Une de ces unités — un destroyer — parvint un jour à surprendre et à éperonner un sous-marin nazi. Le capitaine britannique ordonna à l'équipage de recueillir les survivants de l'U-boat en train de couler. Le sauvetage, qui commença à l'aube, se prolongea à l'étonnement du capitaine qui n'avait jamais vu un aussi grand nombre de marins dans un U-boat. Chaque fois qu'on en recueillait quelques-uns, on voyait d'autres arriver à la nage. Le mystère s'éclaircit quand le capitaine eut l'idée d'observer ce qui se passait à l'arrière du bâtiment. A mesure que les marins nazis étaient hissés à bord du navire, les Polonais les conduisaient en silence derrière les cheminées, les saisissaient à bras-le-corps et les précipitaient de nouveau dans la mer.



ENCERCLEMENT

(Times of Ceylon)

Le chef
DE L'« AMGOT »

« Est-ce un homme heureux ? » s'enquérait toujours Napoléon quand, durant une campagne, un de ses officiers était chargé d'une mission particulièrement grave.

L'Empereur était convaincu que, dans la vie de tout homme, une chance souriante est un gage de succès plus que la capacité, l'intelligence ou le courage.

Le général Alexander — qui vient d'être nommé à la tête de l'« Amgot » (Gouvernement Militaire Allié des Territoires Occupés) — est né sous une bonne étoile.

Au cours de l'autre guerre, il prit part à des dizaines de batailles. Il fut cité plusieurs fois à l'ordre du jour de l'armée, mais il ne fut jamais blessé !

On se rappelle qu'il fut le second de Lord Gort au moment de l'évacuation de Dunkerque où il commanda les dernières troupes qui quittèrent le rivage. Dans l'attente des navires de transport qui devaient les recueillir et tandis que les avions nazis déversaient sur ses hommes presque désarmés des tonnes d'explosifs, le général Alexander construisait des châteaux de sable sur la plage.

A quelqu'un qui cherchait à lui expliquer l'étendue de la victoire allemande, il répondit d'un ton sec :

— Peu importe. Soyez sûr, en tout cas, que nous retournerons un jour. Et notre revanche sera terrible.

Quand il assuma le haut commandement en Birmanie, ses troupes faisaient face à une situation très délicate. Privées de renforts et presque de ravitaillement, elles devaient battre continuellement en retraite devant une armée japonaise dont la supériorité numérique était écrasante. On estima, à Londres, qu'Alexander pouvait tenir au maximum trois semaines. Il tint trois mois.

Quand le dernier soldat britannique eut quitté le sol birman, le commandant en chef poussa un soupir de soulagement. Il craignait d'être bloqué par les pluies dans la montagne.

Le jour même, les nuages crevèrent subitement et il plut à torrents. Sans la bonne étoile d'Alexander, l'armée britannique aurait été faite prisonnière. D'ailleurs, ces pluies empêchèrent les Japonais de poursuivre leur avance au delà de la frontière hindoue.

La Pologne
ET SES CHEFS

Le président de la République polonaise, Wladyslaw Raczkiewicz, a désigné M. Stanislaw Mikolajczyk, ministre de l'Intérieur et vice-président du cabinet du regretté général Sikorski, à la tête du nouveau gouvernement polonais.

Les pouvoirs que détient le président actuel de la République polonaise lui ont été conférés — c'est là un fait très peu connu — par l'ancien président lui-même, le professeur Ignace Moscicki. Interné en Roumanie à la suite de la défaite des armées polonaises en 1939, Moscicki qui ne pouvait plus exercer ses fonctions désigna pour lui succéder l'ancien président du Sénat polonais, Wladyslaw Raczkiewicz. Celui-ci avait pu s'enfuir de Pologne en temps utile et était arrivé à Paris où il prêta le serment traditionnel en présence du général Sikorski, de l'ambassadeur de Pologne, des chefs des missions militaires, etc.

Le président Raczkiewicz a 56 ans. Il a passé sa jeunesse sous la domination russe. Jeune étudiant à Saint-Pétersbourg, il luttait déjà contre la Russie tsariste pour l'indépendance de la Pologne.

Pendant l'autre guerre, il a joué un rôle important dans les organisations militaires polonaises. Après la libération de la Pologne, il fut quatre fois ministre de l'Intérieur et « voïvode » dans quatre provinces différentes. C'est lui qui mit sur pied et dirigea l'organisation des Polonais à l'étranger. Il fut élu président du Sénat en 1928.

NOTRE COUVERTURE

LE RAVITAILLEMENT AFFLUE...

En moins de deux semaines, les troupes alliées occupent déjà la moitié de la Sicile et la résistance italienne menace de s'effondrer. Des renforts incessants parviennent chaque jour aux armées alliées qui se préparent à donner l'assaut à Catane qui seule résiste encore. Voici une scène typique de débarquement. Les troupes amènent sur le rivage toutes sortes de munitions, y compris des chars d'assaut et des mitrailleuses.

La participation des goumiers dans la bataille de Sicile nous est annoncée par les récents communiqués. Les goumiers, qui font partie du corps franc de l'armée française de l'Afrique du Nord, sont des soldats de grande valeur. Un officier supérieur appartenant aux forces de la France Combattante qui a eu l'occasion de les surveiller durant la campagne de Tunisie les définit en ces termes : « Doués d'une grande force corporelle et aussi fiers que des conquistadores, les goumiers — ce sont des Marocains d'origine berbère — sont des chasseurs innés, ne délaissant jamais leur proie sans en venir à bout. Nous devons continuellement surveiller leurs gestes au cours d'un engagement, car leur témérité et leur courage vraiment indomptable les entraînent parfois très loin.

« Ces troupes d'élite sont divisées en pelotons de 40 hommes. Trois ou quatre pelotons forment une compagnie. Le régiment, composé de quelque 2.000 hommes, est commandé par un capitaine français. Le nombre des goumiers actuellement sous les armes en Afrique du Nord s'élève à 25.000 hommes. Ce sont tous des volontaires.

« Nés dans des régions montageuses, ces soldats africains sont incomparables dans les attaques nocturnes, l'enlèvement de positions élevées, dans les escarpements et surtout dans les combats individuels. Leurs assauts sont menés avec une violence telle que leurs adversaires prennent souvent la fuite à leur approche. Ils ont acquis une grande réputation en Tunisie où ils inspiraient aux Italiens une réelle terreur. Ces derniers étaient chaussés d'élégantes bottes en cuir qui avaient attiré particulièrement la convoitise des goumiers. Aussi les têtes des Italiens étaient-elles inscrites en place d'honneur sur leur tableau de chasse... Mais ceci est une autre histoire. »

Ceux qui ont eu l'occasion d'assister à la fête du Ramadan au Maroc ont pu constater les magnifiques qualités guerrières des goumiers qui sont par ailleurs d'excellents cavaliers (ils professent pour leurs chevaux une affection telle qu'ils préfèrent personnellement se priver de tout plutôt que de les laisser sans nourriture). La tradition veut qu'au Maroc, dans le dernier jour de Ramadan, un agneau ait la gorge tranchée en place publique dans un village situé à 3 kilomètres environ du palais d'El-Glaoui, pacha de Marrakech. Un goumier doit ensuite prendre cet agneau en selle et parvenir au palais avant que le cœur de l'animal ne cesse de battre. Cette galopade effrénée au milieu de bazars, des rues étroites et de tous les obstacles que comprend une ville indigène en fête, demande une adresse extraordinaire. Si l'agneau expire avant l'arrivée au palais, c'est de mauvais présage pour toute la cité. Mais grâce à l'habileté du cavalier, l'agneau est presque toujours vivant à sa remise au palais.

Les armées soviétiques ont commencé leur offensive d'été. Comme on s'y attendait, cette offensive a coïncidé avec le débarquement des Alliés en Sicile.

Certes, la campagne de Sicile ne peut être qualifiée encore de second front. Un second front signifierait le retrait immédiat et obligatoire de 40 à 50 divisions allemandes de Russie, c'est-à-dire près d'un demi-million d'hommes. Or une action militaire de cette envergure n'a pas encore été effectuée par les Nations Unies, bien que le télégramme envoyé par le président Roosevelt au Pape cette semaine laisse présager que l'invasion de l'Italie continentale est imminente.

La guerre qui fait rage en ce moment en Sicile peut être néanmoins considérée comme une aide indirecte, mais fort précieuse, à la Russie. Hitler n'a plus actuellement la possibilité d'expédier des renforts continuels à ses armées engagées dans de durs combats sur le front soviétique : la menace d'un nouveau débarquement allié en Europe oblige le Führer à maintenir ses réserves à l'Ouest. C'est ce qui explique le mouvement des troupes allemandes auquel on assiste depuis quelques jours en France et dans les Balkans. Les ré- [illegible] croissement immense des forces armées anglo-américaines en Australie a obligé le Japon à faire face à ce nouveau et mortel danger et l'empêche de tourner des regards cupides vers la Sibérie.

Quoi qu'il en soit, la situation militaire générale a été décrite exactement par la presse turque : « Nous assistons au point culminant du conflit, a-t-elle déclaré, et les événements ne tarderont pas à se précipiter. C'est bien le commencement de la fin. »

ROKOSSOVSKY

Le général Rokossovsky — qui dirigea au début de ce mois la défense soviétique à Kursk — est un des hommes les plus hauts de taille de l'Armée Rouge. Il mesure en effet 6 pieds et 4 pouces. Agé de 50 ans à peine, il était durant l'autre guerre major dans l'armée tsariste. En 1941, il commanda le secteur central du front de Moscou. Mais son plus grand titre de gloire est incontestablement sa magnifique défense de Stalingrad. C'est lui qui prépara ensuite et exécuta l'offensive qui, partie du cœur même de Stalingrad, allait aboutir à la déroute des armées nazies et à la capitulation du field-marshal von Paulus.

BUDGET AMERICAIN
1940 - 1943

1940 (DERNIER SEMESTRE)
$3,000,000,000

1941
$16,500,000,000

1942
$59,000,000,000

1943
$106,000,000,000

LE BUDGET AMÉRICAIN 1940-1943

Le programme de guerre des Etats-Unis s'est accru en quelques années de façon considérable et le budget de 1943 est presque le double de celui de l'année 1942. Les dépenses comprennent, entre autres, les munitions, les constructions et les achats d'armes et de matériel.

Les conditions dans lesquelles se déroulent les combats entre les forces alliées et japonaises dans les îles du Pacifique sont généralement ignorées du public. La vie étrange que sont obligés de mener les soldats dans la brousse de ces îles rappelle les aventures des premiers explorateurs. Dr H.L. Evatt, ministre des Affaires Etrangères d'Australie, en a fait récemment une description pittoresque dans un de ses discours.

« La grande bataille de l'année, dit-il, fut livrée pour la possession de la Nouvelle-Guinée. Campagne vraiment épique ! Dans les airs, les Américains jouaient le rôle principal. La majorité des forces terrestres était composée d'Australiens.

« Les difficultés que nous rencontrâmes durant cette campagne furent peut-être les plus terribles de l'histoire militaire ! Le terrain était fort dangereux et extrêmement bien défendu par la nature. Pluies tropicales, chaleur humide, brousse épaisse, bêtes venimeuses, animaux féroces entravaient continuellement, et à tour de rôle, notre avance. Nos hommes succombaient par centaines à la malaria, malgré tous les efforts de notre service médical. En outre, nous nous trouvions en présence d'un ennemi déployant une résistance désespérée, luttant farouchement pour chaque arpent de terrain. Deux armées japonaises, composées de troupes d'élite, furent ainsi successivement annihilées grâce à l'endurance, à la persévérance et au courage de nos troupes.

« Voici un exemple qui vous édifiera sur la nature du combat que nous avions à supporter. Des hommes envoyés en éclaireurs nous informèrent un jour que les Japonais portaient, dans un secteur étendu, des masques à gaz. Nos soldats étaient curieux d'en connaître les raisons. L'ennemi allait-il déclencher dans la jungle la guerre des gaz ? Nous ne découvrîmes l'explication de ce phénomène que plusieurs semaines plus tard, quand les Nippons furent définitivement battus. Ceux-ci, au cours des combats, avaient essuyé de lourdes pertes. Mais ils n'avaient fait aucun effort pour retrouver et enterrer les corps de leurs camarades morts. L'odeur pestilentielle que dégageaient les cadavres en décomposition dans la brousse formait une partie de leur système de défense !

« Ce n'est que lentement, et au prix d'efforts inouïs, que les points stratégiques et les aérodromes purent être capturés l'un après l'autre, et que l'offensive japonaise dans le Pacifique fut enrayée définitivement. Comme la Grande-Bretagne en 1940, l'Australie était menacée de l'invasion, mais l'héroïsme de nos soldats et la capacité de nos chefs surent écarter le danger mortel qui pesait sur nous. »



La flotte japonaise
AFFAIBLIE

Trois batailles navales furent livrées dans la baie du golfe de Kula, en Nouvelle-Georgie, entre Américains et Japonais au cours de la semaine dernière. Dans les trois rencontres, les Nippons ont essuyé des pertes considérables.

Depuis Pearl Harbour, les flottes américaine et japonaise ont eu l'occasion de se rencontrer à maintes reprises dans le Pacifique. Ces engagements navals se sont tous terminés par une défaite pour le Japon, sauf en une occasion : dans la bataille de l'île de Java où l'écrasante supériorité numérique de l'escadre japonaise décida de la victoire.

Les pertes de la flotte nippone ont été si sérieuses au cours de ces derniers mois que les experts navals affirment que le Japon se trouve aujourd'hui dans une situation difficile.

Voici d'ailleurs une statistique — tirée des communiqués officiels — des pertes subies par la flotte japonaise dans les principales batailles livrées à ce jour :

Bataille de Wake (décembre 1941) : 4 navires de guerre (1 croiseur et 3 destroyers).

Bataille de Java (27 février 1942) : 1 croiseur et 2 destroyers.

Bataille de la mer du Corail (4-8 mai 1942) : 11 navires dont 1 porte-avions et 2 croiseurs.

Bataille de Midway (3-5 juin 1942) : 10 navires dont 4 porte-avions et 3 croiseurs lourds.

Dans les Aléoutiennes : 1 croiseur et 4 destroyers.

Dans les îles Salomon (mai-juillet 1942) : 7 unités différentes.

A Guadalcanar (novembre 1942) : 25 unités dont 1 cuirassé, 6 croiseurs et 6 grands destroyers.

Dans la mer de Bismarck (annihilation du convoi japonais) : 10 unités sans compter les transports.

1ère *bataille du golfe de Kula* (8 juillet 1943) : 9 unités lourdes et légères.

2ème *bataille du golfe de Kula* (15 juillet 1943) : 6 unités lourdes et légères.

3ème *bataille du golfe de Kula* (20 juillet 1943) : 1 croiseur et 2 destroyers.

Il faudrait également ajouter les pertes causées par les sous-marins, au cours d'engagements individuels, qui sont très élevées. Il est improbable que les chantiers navals japonais aient pu compenser toutes ces pertes, alors qu'il est généralement admis que la flotte américaine est devenue deux fois plus puissante qu'elle ne l'était à l'époque de Pearl Harbour.

La confiance est le courage de l'esprit.
La confiance donne la modération, qui donne la force.
La confiance peut tout ; la défiance ne peut rien.

EMILE DE GIRARDIN



ROME APRES LE PREMIER BOMBARDEMENT

Une vue aérienne de Rome et des objectifs militaires sur lesquels sont venues s'abattre les bombes alliées. Parmi ces objectifs, notons : les six voies de chemins de fer dont la destruction arrêtera pour quelque temps les soixante pour cent des ravitaillements venant du nord de l'Italie et acheminés vers les champs de bataille du sud. Nos flèches indiquent : (1) le monument de Michel-Ange ; (2) le Vatican ; (3) le Forum, le Colisée et le Capitole ; (4) des gares, usines chimiques et centrales électriques ; (5) St-Jean de Latran ; (6) la gare de triage de San Lorenzo.

ROME

sous les bombes

Dans cet article rédigé pour « Images », M. Scott Watson, un des journalistes britanniques qui séjournaient à Rome jusqu'à la veille de l'entrée de l'Italie en guerre, donne des détails inédits sur les objectifs militaires de Rome et sur les précautions prises pour épargner les grands monuments de la Ville Eternelle.

A part sa position stratégique de toute première importance, la Ville Eternelle est devenue aujourd'hui le canal par où doivent nécessairement passer tous les renforts et les ravitaillements à destination du front sicilien. De plus, la ville elle-même est un objectif militaire de premier ordre.

Les équipages des Forteresses Volantes qui prirent part à l'expédition au-dessus de Rome eurent à résoudre un problème extrêmement délicat : il fallait atteindre les nœuds ferroviaires, les usines de munitions, les stations d'énergie marqués sur la carte d'état-major, sans toutefois détruire ni endommager les trésors artistiques et historiques de la ville.

LE VATICAN...

Ces pilotes durent s'attaquer aux objectifs militaires comme un chirurgien habile s'attaque aux tissus malades de l'organisme, laissant intactes les parties saines. Encastré comme une île au beau milieu de Rome, s'étend l'Etat neutre du Vatican, citadelle des catholiques romains. Naturellement, le Vatican ne devait à aucun prix être touché.

En 1940, lorsqu'il devint évident que l'Italie allait entrer en guerre, j'eus l'occasion d'assister à tous les préparatifs qui furent faits dans la Cité Sainte. Juste au-dessous de l'une des tours massives de la cité, le Pape se fit aménager un abri moderne, pouvant résister aux bombes de n'importe quel calibre. Dix mètres de roc séparent les différentes pièces de l'abri, muni du conditionnement d'air, de la surface.

Imperméable aux gaz, et contenant des provisions pour plusieurs mois, l'abri papal est desservi par un ascenseur mû par une dynamo séparée.

Les trésors sans prix du Musée du Vatican ont été enterrés profondément, alors que les édifices historiques ont été protégés par des sacs de sable et des murs en ciment. La gare de chemin de fer du Vatican, qui n'a jamais été bien utile, a été aménagée en abri antiaérien à l'usage des sujets de l'Etat.

Les représentants diplomatiques américains et britanniques vivent au cœur même de Rome, dans cet îlot neutre qu'est le Saint-Siège.

DÉCLARATION DE M. EDEN

Il y a quelque temps, M. Eden déclarait au cardinal Maglione qu'aucune bombe alliée ne toucherait le Vatican. Bien que sa mise en vente ne soit permise qu'à l'intérieur des murs de la Cité Sainte, le quotidien « Osservatore Romano », porte-parole officieux du Vatican, publia en première page cette promesse des Alliés. La feuille fut suspendue pendant vingt-quatre heures. Les pilotes alliés arrosèrent Rome de milliers de tracts sur lesquels était imprimée cette même promesse : alors l'OVRA et la Gestapo se trouvèrent dans l'impuissance.

Les propriétés de l'Eglise s'élèvent un peu partout à travers la capitale italienne et il est possible que quelques-unes d'entre elles aient été endommagées. La Basilique de San Lorenzo, surmontée d'une majestueuse coupole, se trouve au milieu d'une zone industrielle, qui porte son nom, comprenant un haut fourneau, une usine de produits chimiques et une importante station d'aiguillage.

C'est dans cette zone que les socialistes élevèrent des barricades et résistèrent aux chemises noires lorsque Mussolini effectua son historique marche sur Rome.

OBJECTIFS MILITAIRES

Au sud de Rome, sur les rives du Tibre, se trouvent une station d'énergie électrique, une rangée de casernes et une usine de produits chimiques laquelle, jour et nuit, débite des fournitures de guerre. Les entrepôts s'élevant autour des jonctions ferroviaires de Littorio, d'Ostiense et à côté de la jonction centrale sont remplis d'armes et de matériel de guerre.

Un autre objectif qu'aucun bombardier ne saurait dédaigner est l'usine aéronautique Savoia Marchetti, dans la partie orientale de Rome. C'est là que furent construits les bombardiers qui s'acharnèrent sur les monuments aussi bien que sur les villes d'Espagne.

Non loin de là se trouve le cerveau directeur de la machine de guerre italienne, le ministère de la Guerre. Un buste de Mussolini regarde aller et venir les officiers d'état-major chamarrés et la poitrine couverte de décorations scintillantes.

POINTS DE REPÈRE

Les opérations aériennes au-dessus de Rome ne seront pas effectuées au hasard comme celles de la Luftwaffe et de la Regia Aeronautica sur tous les pays d'Europe. Les pilotes alliés disposent des points de repère les plus saillants du monde pour faire en sorte que leurs cibles viennent exactement s'encastrer dans le champ visuel de leurs viseurs. Le dôme massif de Saint-Pierre, le tracé ovale du Colisée, la tour trapue du château Saint-Ange, avec son immense ange en bronze qui monte la garde, et finalement le Tibre qui serpente à travers la ville, sont autant d'indices permettant d'effectuer un bombardement précis.

Le grand palais de Vittorio-Emmanuele, construction vulgaire, sans style, est un autre point de repère pour nos pilotes.

Finalement, il existe à Rome un autre immeuble, moins facile à apercevoir d'en haut, niché sous les arbres qui couvrent les pentes du Monte Mario. C'est la fameuse villa dont la construction et les matériaux ont été offerts, à leur insu, par les contribuables italiens au Duce. Là, le dictateur passe ses heures de détente en compagnie de la fameuse Claretta Petacci, élevée au rang de favorite n° 1 du « Caporal d'Honneur de la Milice Fasciste ».

●

Comme Néron, Mussolini peut se pencher sur le balcon de marbre et contempler Rome qui brûle pendant que les bombardiers alliés vrombissent au-dessus de la ville qu'il est incapable de défendre. Mais les Italiens tournent leurs regards pensifs vers le Gianicolo. Ils entrevoient le chapitre final de leurs épreuves et espèrent qu'un Garibaldi se lèvera et les mènera vers cet avenir que le fascisme leur a tant promis mais qu'il ne leur a jamais donné. Une fois de plus, la statue du grand libérateur, se découpant sur le ciel clair de la Ville Eternelle, est le symbole de l'Italie de demain.

15 jours avec Churchill

SANS ESCORTE DANS L'ATLANTIQUE



Dans un livre qui vient de paraître, H.V. Morton, l'un des deux journalistes anglais qui accompagnèrent le Premier Ministre britannique au large de la côte de Terre-Neuve et furent les témoins des journées historiques au cours desquelles fut conçue la Charte de l'Atlantique, rapporte ses impressions de voyage. Ce livre est d'une lecture extrêmement attachante. L'auteur a, en effet, vécu pendant quinze jours presque dans l'intimité de M. Churchill, et cela lui permet de rapporter sur le grand homme d'Etat une foule d'anecdotes et de mettre en lumière plusieurs côtés, généralement inconnus, de son caractère. D'autre part, H.V. Morton apporte de nombreux renseignements sur les circonstances qui entourèrent la rencontre du Premier anglais et du président Roosevelt. Enfin, les notes de l'auteur sur la vie à bord d'un cuirassé — le « Prince of Wales » — en temps de guerre ne sont pas les moins intéressantes.

Aussi « Images », dans une série de deux articles, se propose-t-il de mettre sous les yeux de ses lecteurs les passages les plus dignes d'intérêt d'« Atlantic Meeting ».

L'ENTREVUE EST DÉCIDÉE

C'est le 3 août 1941 que, dans le plus grand secret, M. Winston Churchill, accompagné des chefs des états-majors britanniques, prit le train pour se rendre à bord du « Prince of Wales », ancré alors à Scapa Flow, la grande base navale située à l'extrême-nord de la Grande-Bretagne. L'entrevue avait été brusquement décidée deux semaines auparavant, dans les circonstances que voici :

Le 17 juillet 1941, une flotte de bombardiers américains, expédiés à la R.A.F. en vertu de la loi de « prêt et bail », franchissait l'Atlantique. A bord de l'un des appareils se trouvait un passager, un homme mince et frêle, mais au cœur de lion : M. Harry Hopkins, ami et confident du président Roosevelt. Il était venu, de la part du Président, s'entretenir avec M. Churchill et discuter avec lui du fonctionnement du « prêt et bail ».

Après avoir assisté, fait sans précédent pour un étranger, à une réunion du cabinet de guerre britannique, M. Hopkins eut une conversation privée avec le Premier Ministre, dans le petit jardin en forme d'L du 10, Downing Street. Dunkerque était déjà de la vieille histoire. En Europe, la R.A.F. venait de gagner la bataille d'Angleterre ; les raids de la Luftwaffe sur la Grande-Bretagne diminuaient tous les jours d'intensité ; les bombardiers anglais commençaient à attaquer les industries allemandes. En Libye, les Italiens avaient été refoulés par le général Wavell ; en Syrie, les Vichystes avaient signé un armistice. Un mois plus tôt, Hitler avait attaqué la Russie et l'alliance anglo-soviétique avait été consacrée par un accord solennel. Enfin, au début de juillet, des troupes américaines débarquaient en Islande.

Il n'est donc pas difficile d'imaginer le courant général de la conversation de M. Churchill et de M. Hopkins tandis qu'ils faisaient les cent pas sur la modeste pelouse, en cette soirée de la fin juillet. Qu'ils aient discuté de la situation nouvelle créée par l'attaque de Hitler contre la Russie, cela va sans dire. Il n'est pas impossible également qu'ils aient parlé du Japon qui, à ce moment, se préparait à bondir.

Répondant à une remarque de M. Churchill, M. Hopkins dit combien il était regrettable que le Premier britannique ne pût parler face à face avec le Président et placer devant lui, comme nul autre ne pouvait le faire, les grands problèmes qui venaient d'être abordés. Et avec quelle joie, ajouta M. Hopkins, le Président rencontrerait M. Churchill et apprendrait directement de lui les intentions de la Grande-Bretagne dans la poursuite des hostilités. M. Churchill fronça les sourcils. Il venait de se décider. Il avait résolu de franchir l'Atlantique et de rencontrer le président Roosevelt.

De bonne heure, le lendemain matin, le Président des Etats-Unis était appelé au téléphone à la Maison-Blanche pour recevoir une communication transatlantique. Il entendit la voix de Winston Churchill lui proposer une rencontre. Il accepta. Ainsi, l'entrevue de l'Atlantique était-elle décidée.

Les préparatifs, depuis, se poursuivirent sous le couvert d'un voile impénétrable. Aucune des personnes qui accompagnaient M. Churchill ne savait où elle allait, ni qui ferait partie du voyage, ni même — en dehors des chefs d'état-major — pourquoi le voyage avait lieu. Le 3 août, à midi, un train spécial quittait Londres. Le lendemain matin, après avoir traversé l'Angleterre du sud au nord, le groupe embarquait à bord d'un destroyer, l'« Oribi », qui, à son tour, l'amenait jusqu'au « Prince of Wales » mouillé au large. La passerelle qui reliait les deux navires n'était pas plutôt retirée que le cuirassé géant levait l'ancre. Le voyage à travers l'Atlantique commençait. Trois destroyers constituaient l'escorte : le « Harvester », le « Havelock » et le « Hesperus ».

SANS ESCORTE

La première soirée fut marquée par la projection d'un des films que M. Churchill avait apportés avec lui : « Pimpernel Smith ». On sentait déjà que le temps se gâtait. Et le lourd navire, malgré ses 35.000 tonnes, tangait et roulait terriblement.

S'habiller n'était guère facile ce matin. L'eau dans l'évier coulait d'abord d'un côté, puis de l'autre ; mes brosses couraient le long de l'étagère et tombaient sur le plancher de la cabine. Tout le navire tremblait ; des montagnes de vagues venaient s'abattre avec fracas contre les plaques d'acier.

Je montai sur le pont et vis un océan déchaîné. Derrière nous, notre sillage dessinait un gigantesque demi-cercle et je constatai que nous zigzaguions tout le temps. Je m'aperçus alors que nos destroyers n'étaient plus visibles. Aucun doute là-dessus : notre escorte s'était évanouie. Winston Churchill était seul dans l'Atlantique !

La première personne que je rencontrai dans le carré des officiers — un jeune homme aux yeux rouges, revêtu d'un ciré, qui venait de terminer son quart — me dit que lorsque nous entrâmes dans la tempête, la nuit précédente, il fallut choisir entre deux alternatives : ou bien réduire la vitesse et garder l'écran des destroyers ou bien maintenir notre allure et perdre notre escorte. La vitesse fut réduite à 18 nœuds, dans l'espoir que les destroyers pourraient continuer à rester à leurs postes, mais cela s'avéra impossible, et nous nous séparâmes à 1 h. 5 a.m. Nous reprîmes immédiatement de la vitesse et continuâmes notre route seuls. Si l'Angleterre avait pu savoir à ce moment que le Premier Ministre parcourait le champ de bataille de l'Atlantique sans être escorté par un seul navire de guerre ou un avion, qu'aurait dit l'Angleterre ? Si Hitler avait pu le savoir, qu'aurait pu faire Hitler ?

— Nous rattraperont-ils ? demandai-je à l'officier.

— Aucun espoir, répondit-il. Peut-être pourrons-nous recevoir quelques destroyers d'Islande ou d'ailleurs, mais ils ne pourront certainement pas nous rejoindre aujourd'hui.

Aux premières heures de cette matinée, alors que nous traversions l'Atlantique seuls, le premier incident se produisit, bien que peu de gens s'en rendirent compte. Un sous-marin ennemi fut signalé — par quel moyen mystérieux, je ne saurais le dire — presque exactement devant nous. Nous changeâmes immédiatement de direction pour éviter le sinistre bâtiment et nous ne reprîmes notre route qu'à 1 h. 30 p.m.

«IL» GRIMPE SUR DES ÉCHELLES

Le petit déjeuner à bord d'un navire de guerre est une manifestation de misanthropie assez amusante. Toute conversation est interdite par accord mutuel. Afin que tout le monde en soit clairement averti, la marine s'est spécialisée dans l'emploi d'un système connu sous le nom de « kiosque à journaux ». Lorsqu'il est élevé devant une assiette de porridge et garni d'un ancien numéro du « Tatler », tous les présents sont avisés que le lecteur ne désire avoir aucun contact avec ses congénères.

Mais en cette matinée du mardi 5 août 1941, la conversation était très animée pendant le petit déjeuner, alors que le « Prince of Wales » voguait vers Terre-Neuve. Elle portait sur la disparition de Winston Churchill qui avait quitté son luxueux appartement, dans les quartiers de l'amiral, pour aller occuper la spartiate cabine de mer de l'amiral, sur la passerelle. L'histoire fut racontée avec de nombreux détails par le jeune officier qui se trouvait être de quart à ce moment et qui fut convoqué pour s'occuper du déménagement.

Lorsque la tempête commença, M. Churchill se préparait à se mettre au lit. Il remarqua que les objets étaient lancés par terre et que le bruit était énorme. Cependant, ayant dormi malgré beaucoup de bruit à Londres, ces temps derniers, il pensa que les choses pourraient peut-être s'arranger. Mais les choses ne s'arrangèrent pas ; elles empirèrent rapidement. C'est alors que le jeune officier, entrant timidement dans les régions sacrées, se trouva face à face avec un Premier Ministre furieux et vêtu de la manière la moins officielle.

« Il avait l'air d'un chérubin enragé », dit le jeune homme.

La situation dans la cabine de l'amiral étant, comme le dit notre narrateur, « absolument infernale », les hélices sortant de temps à autre de l'eau et « secouant la queue du navire », M. Churchill revêtit son costume-sirène (1) et demanda à être conduit à la cabine de mer de l'amiral, sur la passerelle. Ce n'était pas une entreprise facile sur un navire en plein black-out.

Malgré tout, ils se mirent en route, l'officier en tête éclairant de sa torche les ponts d'acier, et derrière lui, le Premier Ministre, avançant doucement à travers le navire endormi.

Après avoir marché quelque temps, il fallait monter l'équivalent d'une des tours de l'abbaye de Westminster par une série d'échelles et de petits escaliers menant de pont en pont et d'étape en étape jusqu'à la passerelle. L'officier et le Premier Ministre les escaladèrent les uns après les autres. Le jeune officier, qui semblait ignorer que son compagnon avait pris part à une charge de cavalerie à Omdurman, avait essuyé des coups de feu de Cubains, de Boers et de Huns, s'était enfui de prison en Afrique du Sud et avait resquillé des voyages à bord de trains de marchandises, le jeune officier ne voyait en lui qu'un vieux monsieur entêté qui avait besoin d'être aidé et protégé. Aussi, arrivant enfin à l'échelle la plus traîtresse, le navire, au surplus, roulant désespérément, le jeune officier essaya de prendre le bras du Premier Ministre. Mais il se rejeta dans l'ombre et sa torche s'éteignit, pendant qu'il entendait une voix s'exclamer dans le noir :

« Jeune homme, est-ce que vous vous figurez que je n'ai jamais grimpé sur une échelle de ma vie ? »

Le jeune homme était trop terrorisé pour relever qu'il s'agissait d'une échelle particulièrement dangereuse, et il attendit, rempli d'inquiétude, le moment où la tête du Premier Ministre entrerait en contact avec quatre pouces d'acier massif.

« Et savez-vous, poursuivit l'officier, racontant l'incident, la chose la plus extraordinaire s'est passée. J'attendais une jolie bordée, mais... il ne dit pas un seul mot. Croyez-m'en, c'était absolument terrifiant. »

UN RECORD BATTU

Au cours de la matinée, nous apprîmes que M. Churchill s'était tellement plu dans la cabine de mer de l'amiral qu'il avait décidé d'y demeurer pendant tout le voyage...

Nous apprîmes également qu'un record avait été battu. M. Churchill avait passé sa plus longue nuit de repos depuis le début de la guerre. Ses secrétaires parcouraient le navire dans tous les sens, comme des évangélistes répandant la bonne nouvelle et exprimant l'espoir que le record serait maintenu.

(La suite en page 11)



Le Premier britannique ne s'est jamais senti aussi en forme et, avec quelques officiers du « Prince of Wales », discute sans doute des derniers événements militaires.

(1) *Costume semblable à une salopette que M. Churchill portait pendant les alertes* (N.d.T.)



Dans une école militaire des Etats-Unis, des officiers sont initiés aux charges qu'ils auront à remplir dans la période d'après-guerre. Celles-ci auront trait à l'administration civile des pays libérés de la domination de l'Axe. Au cours de l'occupation temporaire de ces territoires, les officiers entraînés dans cette école devront restaurer les services sanitaires, prendre soin des blessés et des malades, veiller à la réfection des immeubles endommagés par les bombardements, réunir les familles séparées, prendre soin du ravitaillement des populations, etc. Voici quelques élèves-officiers américains suivant sur une grande carte les instructions qui leur sont données par un professeur expert.

Lorsque le Reich sera vaincu

On se rappelle les 14 points formulés en 1918 par le président Wilson au sujet de la reconstruction européenne et du traitement de l'Allemagne par les Alliés... 25 ans après, voici un nouveau plan de paix américain d'après l'« American Mercury Magazine ». L'Europe et l'Allemagne écouteront-elles la voix de Washington ?

Le plan que les autorités américaines sont en train d'élaborer prévoit deux étapes à faire franchir à l'Allemagne vaincue avant de la réhabiliter.

La première de ces étapes correspondra à l'établissement d'un gouvernement militaire allié. Ce gouvernement aura pour double objet de maintenir l'ordre et le calme dans les provinces occupées et de veiller à la sécurité des troupes.

La deuxième étape correspondra à la création d'un organisme américain ou interallié ayant droit de contrôle sur le gouvernement et l'administration de l'Allemagne. Cet organisme devra procéder aussi à la démobilisation des forces allemandes de terre, de mer et de l'air, de même qu'il sera chargé de réajuster l'économie du Reich de manière qu'elle puisse satisfaire les besoins du temps de paix.

Le War Department de Washington n'ignore pas les difficultés que comporte l'exécution d'un pareil plan. Aussi s'efforce-t-il, dès à présent, de s'y préparer afin de les surmonter sans peine, le moment venu.

Il vient de fonder, à Charlottesville, en Virginie, une Ecole de hautes études administratives où plus de 300 officiers ont déjà suivi les cours. Le programme de cette école s'étend sur un grand nombre de matières, entre autres les finances et l'économie allemandes. Les élèves y sont initiés aussi à la psychologie germanique.

De plus, des plans d'administration locale y sont minutieusement étudiés pour être ensuite communiqués à l'état-major qui devra les faire appliquer une fois que les régions et les villes qu'ils concernent auront été effectivement occupées.

Mais le ministère de la Guerre n'est pas le seul à préparer l'occupation de l'Allemagne.

D'autres départements gouvernementaux entraînent actuellement les éléments les plus adéquats de leur personnel en prévision des missions dont ils seraient éventuellement chargés.

GOUVERNEMENT D'OCCUPATION

Le gouvernement militaire qui constituera la première étape après l'occupation devra procéder immédiatement à l'arrestation et au jugement des criminels de guerre.

Tout retard de procédure aurait pour effet de provoquer de graves désordres, surtout dans les pays actuellement occupés où la population pourrait se charger elle-même de punir par l'assassinat ses bourreaux et leurs complices.

Pour qu'aucun criminel n'échappe au juste châtiment, il est nécessaire que les Alliés soient exactement renseignés sur les accusations qu'ils auront à formuler. C'est pourquoi le gouvernement américain a déjà entrepris une vaste enquête préliminaire qui servira à dresser la liste des accusés.

Gœring et Gœbbels seront jugés de même que les chefs de la Gestapo et les généraux qui se sont rendus coupables d'infraction aux principes humanitaires.

Quant à Hitler, il n'a de chance d'échapper à la justice des Alliés qu'en se suicidant.

Par ailleurs, chacun des gouvernements en exil à Londres est en train de dresser sa liste noire, qui comprend aussi bien des agents allemands que des individus d'autres nationalités.

Seuls, les petits fonctionnaires qui, de par leur modeste condition et leur besoin de travailler pour vivre, ont été obligés de collaborer avec les nazis seront, toutes les fois que cela ne comportera aucun danger, maintenus dans leurs postes.

DÉSARMEMENT DE L'ALLEMAGNE

Les commissions techniques ont déjà prévu les conditions dans lesquelles il sera procédé au désarmement immédiat de l'Allemagne.

A l'exclusion de toutes autres troupes, la police sera autorisée à porter des armes en vue de maintenir la sécurité. Les pilotes de l'aviation civile seront en nombre limité. Les aérodromes seront placés sous le contrôle des Alliés et les forces aériennes de ceux-ci auront le droit d'y atterrir à tout moment.

Afin d'éviter la fermentation révolutionnaire parmi les soldats rendus brusquement à la vie civile, la démobilisation de l'armée aura lieu graduellement.

Les troupes continueront donc en majeure partie à être mobilisées et pourront aider à la reconstruction des régions dévastées soit à l'intérieur, soit à l'extérieur des frontières allemandes.

L'industrie, elle aussi, aura à être « désarmée ». Depuis de longues années, les usines du Reich ont été détournées de la production du temps de paix et fabriquent des munitions et des armes. Il faudra, aussitôt après l'entrée des Alliés à Berlin, que ceux-ci désaffectent la plupart de ces usines. Leurs machines seront envoyées aux pays que l'Allemagne a dévastés et pillés. Quant aux usines restantes, elles seront rendues à leur destination d'avant-guerre et sévèrement contrôlées.

L'Amérique n'entend pas cependant priver indéfiniment l'Allemagne de la place qui lui revient dans le concert des nations. Mais elle ne sera admise à siéger parmi celles-ci et à participer à la police internationale que lorsque la génération présente aura cédé le pas à celle qui monte. Aussi importe-t-il que cette dernière soit éduquée dans un esprit qui la mette à l'abri des tentations du militarisme prussien.

Quoi qu'il en soit, cependant, on ne permettra jamais que l'Allemagne redevienne une grande puissance militaire.

SECOURS AUX POPULATIONS CIVILES

Durant la convalescence, où se trouveront pour quelque temps les peuples européens, les Alliés seront sollicités de toutes parts. Leur intervention devra se faire sentir partout sur le Continent afin de soulager les peuples libérés.

En Allemagne même, des millions d'êtres humains seront menacés de famine. La Croix-Rouge américaine procédera elle-même à la distribution aux enfants des rations plus variées et plus substantielles. De cette façon, les petits Allemands sauront qui sont leurs bienfaiteurs. Mais la priorité du secours sera accordée aux pays libérés.

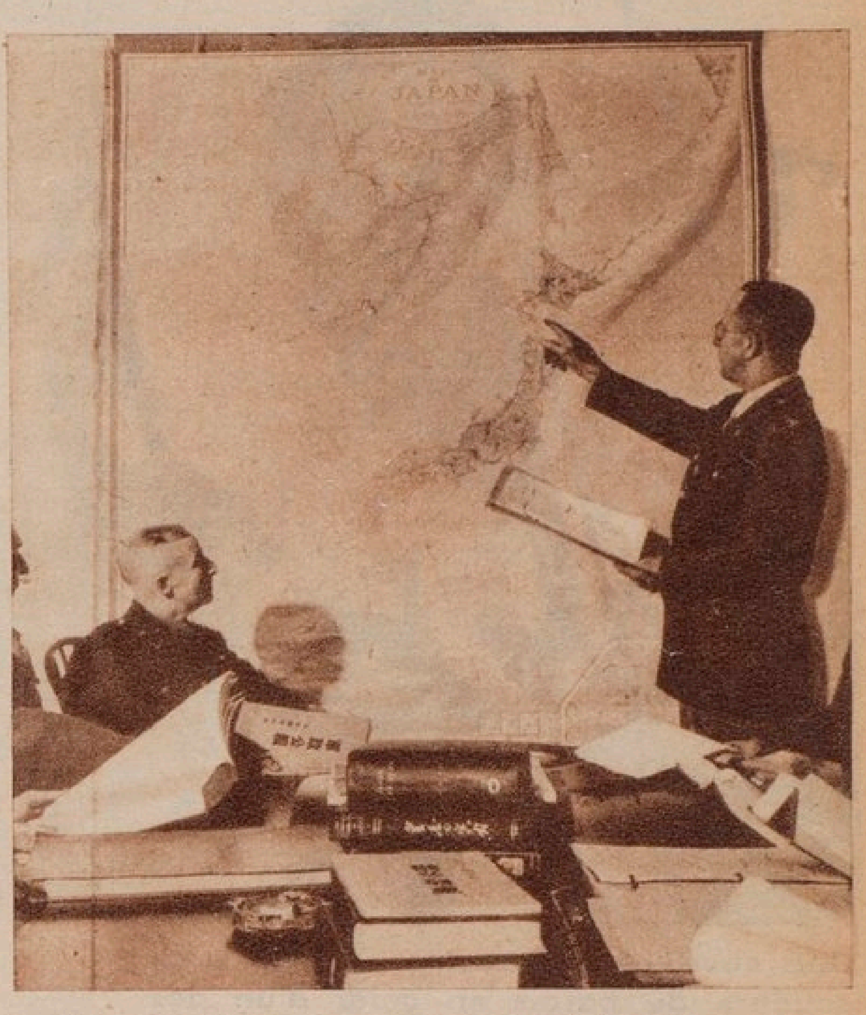
Il faudra aussitôt labourer les champs, semer les graines, engraisser la terre. Car plus la moisson sera abondante et proche, moins grand sera le danger de famine.

DÉMEMBREMENT DE L'ALLEMAGNE

La France, en 1918, avait réclamé en vain le démembrement de l'Allemagne. Aujourd'hui, c'est l'Amérique qui veut refaire du Reich une « poussière d'Etats ».

Cette solution n'est pas inspirée par un sentiment de rancune ou de vengeance, mais par le désir d'en finir avec le militarisme prussien. L'Allemagne doit renoncer à l'idéal bismarckien pour revenir à l'humanisme de Gœthe.

Les partis ultra-nationalistes devront être prohibés et combattus au moyen des sanctions les plus rigoureuses.



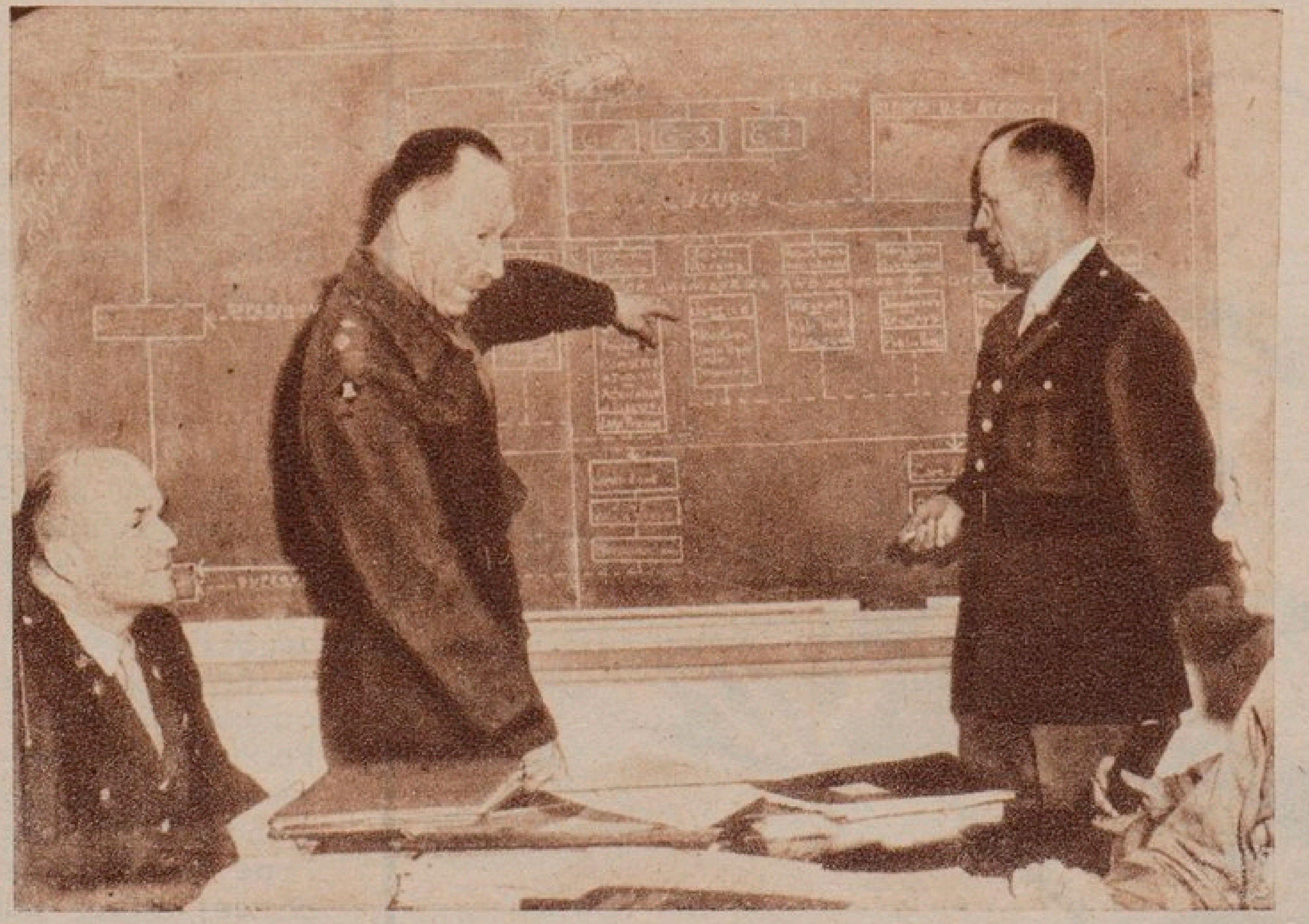
Ces hommes auront pour tâche de maintenir l'ordre, de sorte que les opérations militaires alliées ne soient pas entravées.

La neutralisation de l'esprit prussien devra gagner la jeunesse des écoles et des facultés. C'est pourquoi on prévoit à Washington la constitution d'une Commission Internationale qui prendrait sous son contrôle la politique de l'enseignement en Allemagne. L'histoire contemporaine devra être réapprise et débarrassée des mensonges des historiens nazis.

Il va de soi que, pour mener à bien une telle tâche, l'Amérique aura à compter non seulement sur la collaboration de ses Alliés, mais aussi sur celle des Allemands eux-mêmes, sur les groupements religieux protestants ou catholiques qui n'ont jamais approuvé la politique du Führer.

Au service de cette rééducation, tous les moyens de propagande devront être mobilisés — la radio, comme le cinéma, comme la presse.

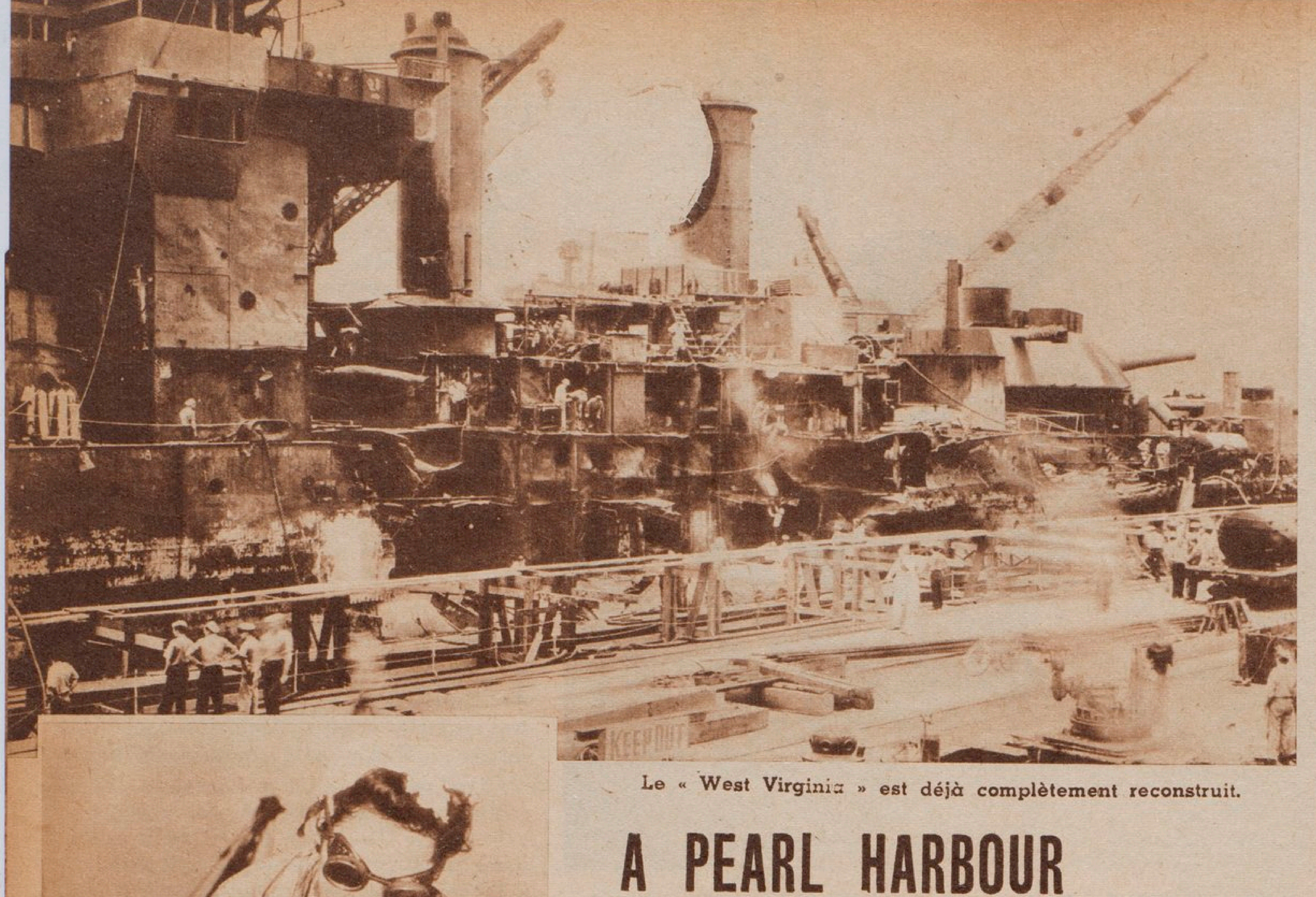
L'Allemagne peut être rachetée. Il faut la sauver d'elle-même.



Un officier britannique participe à la discussion, au cours d'une classe de l'Ecole de l'armée américaine du gouvernement militaire.



Dans la section de droit international de l'Université de Virginie, des officiers s'initient aux tâches qu'ils auront à assumer.



Le « West Virginia » est déjà complètement reconstruit.

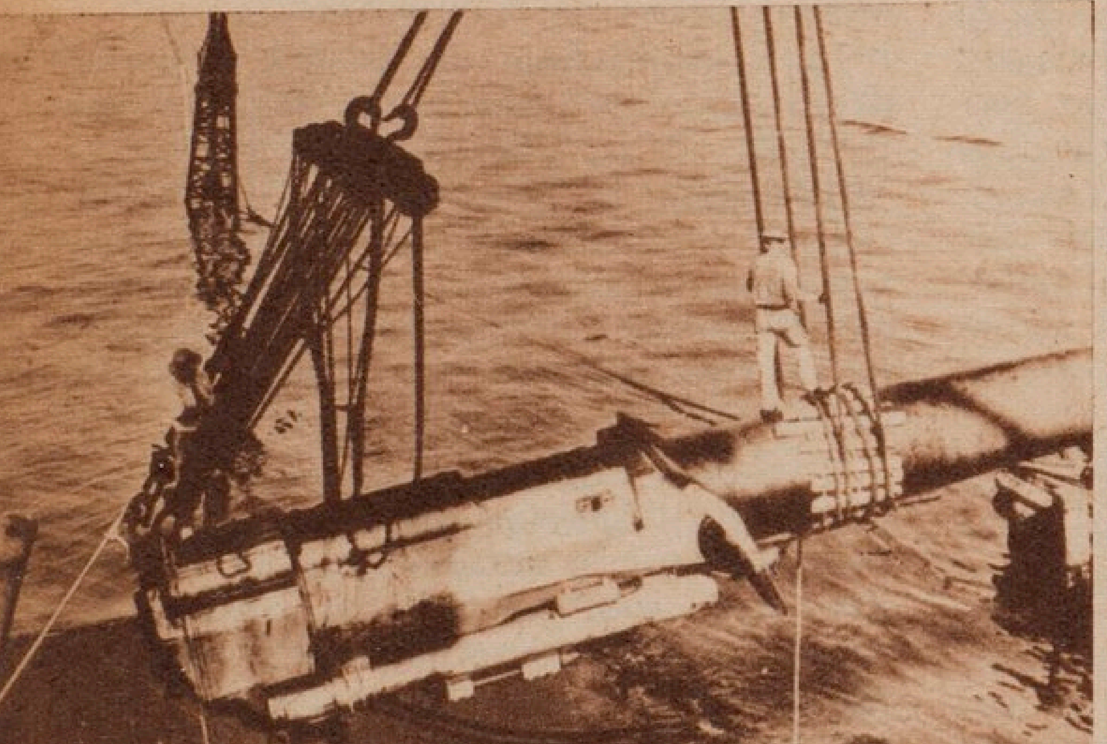
A PEARL HARBOUR LA FLOTTE RESSUSCITE...

De larges travaux de réfection ont été entrepris dans le port de Pearl Harbour pour remettre en état les unités de la flotte américaine endommagées par l'action perfide de l'aviation nippone, le 7 décembre 1941. La majeure partie de ces navires sont déjà entrés en action. Le reste ne tardera pas à reprendre les mers et à s'unir à la puissante flotte des Etats-Unis sur tous les océans. Voici quelques aspects du port et des chantiers de Pearl Harbour où des travaux sont en cours pour remettre en état les unités endommagées.

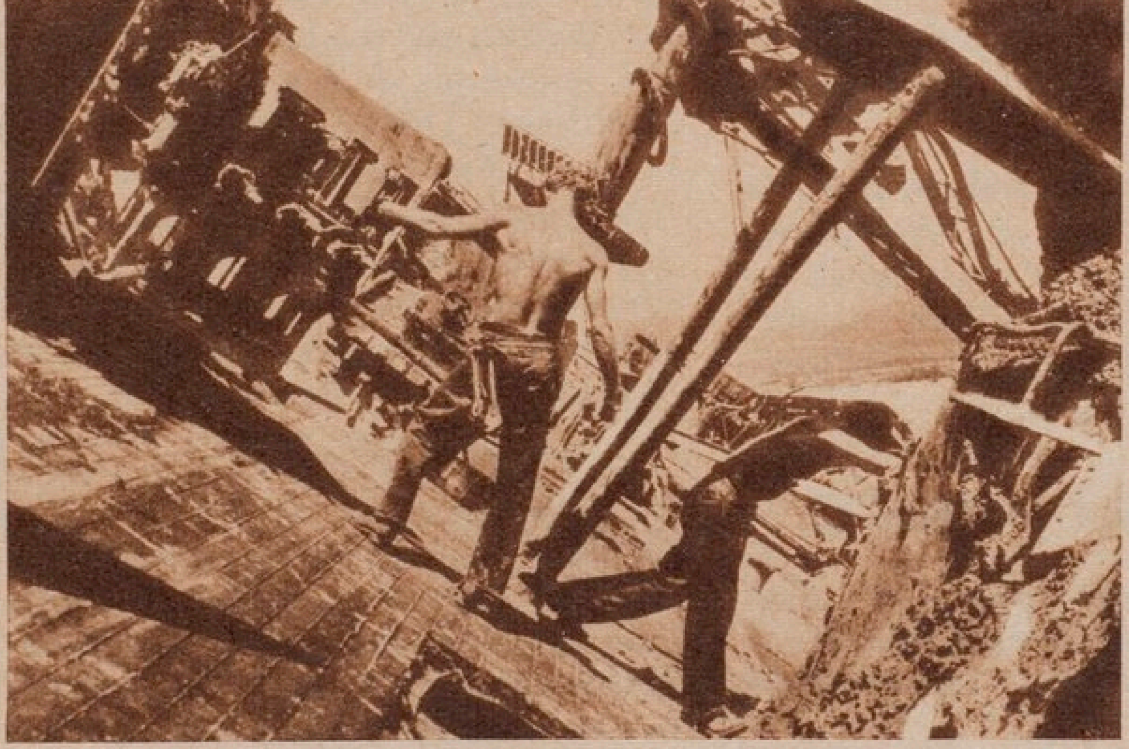


Une ouvrière hawaïenne se livre à la soudure de parois en acier d'un des navires coulés à Pearl Harbour.

Le pont supérieur du « California » apparaît à la surface de l'eau tandis que des travaux de renflouement continuent.



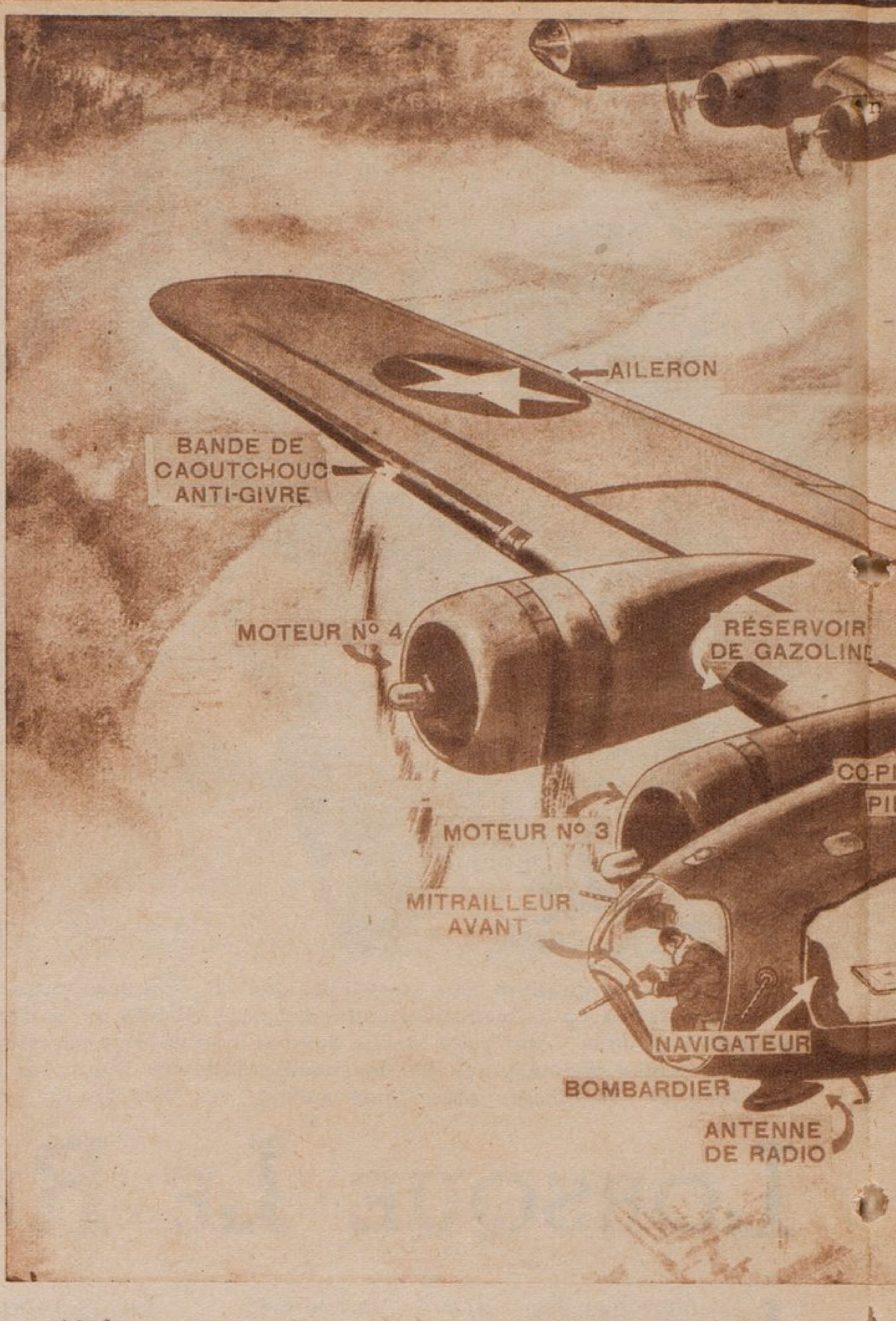
Une grue géante ramène à la surface un gros canon du « California », un des 19 navires de guerre américains endommagés lors de l'attaque traîtresse du 7 décembre 1941.



De la vase et divers coquillages recouvrent le pont du vapeur américain « Oklahoma », coulé le 7 décembre 1941. Des ouvriers travaillent sans arrêt à sa réfection.

Cinq des quatorze canons de 14 pouces de l'« Oklahoma », coulé lors de l'attaque traîtresse du 7 décembre 1941, sont déjà sauvés. Le restant sera renfloué et le gros navire pourra reprendre la lutte contre l'adversaire sur les sept mers.





FORTERESSES VOLANTES

PROMENADE A TRAVERS

En temps de guerre, les cap tes comme de grandes métrop masquent sous leurs mille feux là que tous les belligérants s'e ce quelconque ou de recueillir trimen: de l'ennemi.

Lisbonne ne pouvait échappe article du célèbre reporter amé le « Saturday Evening Post », est décrite sous un angle inéd

Le voyageur qui se promène, pendant le jour, à travers les rues de Lisbonne peut difficilement s'empêcher de penser au second acte d'une opérette de Schubert. Les Portugais ont un penchant accentué pour l'uniforme, et chaque officier semble porter une tenue conçue spécialement pour lui. Les éperons cliquettent, les décorations brillent sur les poitrines, et les fourreaux de sabre battent gaillardement sur des mollets bardés de cuir.

Par contre, les civils de Lisbonne ont un air bon enfant qui ne manque pas d'être réconfortant. Tout autour de la place Dom Pedro, sur les trottoirs qui bordent l'avenue principale, Avenida de Libertade, ils se prélassent, installés aux terrasses des cafés, sirotent leur apéritif, ou bien avalent à grandes gorgées un fort café noir qui est servi dans des verres. Le Portugal produit lui-même son sucre de betterave, et avec chaque demi-tasse de breuvage, les garçons servent trois cuillerées de sucre. Les pâtisseries regorgent de friandises et les fruits confits se vendent à bon compte.

N'étaient les « touristes » allemands — reconnaissables à leurs pantalons golf et à leurs efforts pour adopter une allure britannique — l'on pourrait facilement oublier la guerre à Lisbonne. Car les sujets des différents pays belligérants mettent un point d'honneur à ne paraître qu'en civil. Une seule fois, un officier américain osa se présenter au casino revêtu de son uniforme. Il fut pris sous un tel barrage de regards mortels qu'il n'insista pas, et s'empressa d'aller changer de tenue.

Sagement, le gouvernement portugais a réglementé, dans les journaux paraissant dans le pays, l'espace réservé aux communiqués des différentes nations en guerre. Les Allemands ont cru tourner la difficulté en prenant en location des vitrines, dans lesquelles ils exposent toute une série variée de thèmes de propagande. Mais, aussi étrange que cela puisse paraître, ces étalages n'éveillent qu'une curiosité restreinte parmi les Portugais. La seule fois où j'ai vu un rassemblement, ce fut lorsque je commençai à prendre des notes devant l'une de ces vitrines. Les passants étaient attirés par cet étranger qui suivait les inscriptions de la propagande allemande calepin en main.

Il y a un peu plus d'un an, alors qu'ils espéraient mettre rapidemen fin à la guerre, les Allemands avaien effectué des travaux de réfection su un immeuble du centre de Lisbonne qu'ils comptaient aménager en agen ce touristique. Ensuite vinrent le revers, et la bâtisse demeura vacan te pendant des mois. Joyeux compè res, les Portugais appelèrent la nou velle façade « le second front ». Ce pendant, lorsque les Alliés débar quèrent en Afrique du Nord, les na zis, pour sauver la face, se décidè rent à ouvrir quand même l'agenc touristique en question. Alors, le Portugais s'en donnèrent à cœur joie L'une de leurs plaisanteries favorite était d'aller s'informer s'il y avait un saison estivale à Hambourg, alor que la grande ville septentrional était martelée par les bombardement de la R.A.F. D'autres esprits facé tieux s'en allaient poser des ques tions comme : « Est-ce que la Luf thansa sert du café entre Stuttgart e Berlin ? » Ou bien : « Pourrais-je avoi un billet de croisière pour Stalin grad ? » Invariablement poli, le pré posé à l'agence répondait douce ment : « Non ».

Les ressortissants des différe te nations, tout en étant en contac presque continuel à Lisbonne, éviten de se fréquenter. Même les Japonai et les Allemands s'ignorent mutuelle ment. Au club de golf, il n'est pa rare de voir des équipes allemande nippones et britanniques, jouant cha cune pour son compte, sur le mêm terrain. Les incidents sont rares. Der nièrement, un diplomate japonai malmena un « caddie ». L'affaire fu étouffée, vu la situation de l'irascibl Nippon, et le comité du club se con tenta de mettre au service du diplo mate un caddie d'un mètre quatre vingt-dix, aux biceps puissants.

Jusqu'à maintenant, la guerre n' affecté Lisbonne que très légèremen si l'on considère la proximité de théâtres d'opérations. La pénurie e essence a provoqué l'apparition d nombreuses autos qui roulent a

GOUVERNAIL
ÉLÉVATEUR
MITRAILLEUR ARRIÈRE
ÉLÉVATEUR
TOURELLE SUPÉRIEURE
OPÉRATEUR DE RADIO
LAVABO
MITRAILLEURS CENTRAUX
MITRAILLEUR
RÉSERVOIR DE PÉTROLE
TOURELLE INFÉRIEURE
RÉSERVOIR DE GAZOLINE
TABLE DU NAVIGATEUR
AILERON
PHARE
MOTEUR Nº 2
ROUE ESCAMOTABLE
MOTEUR Nº1
OUVERTURE DU CARBURATEUR
BANDE DE CAOUTCHOUC ANTI-GIVRE

Le nom seul de ces forteresses est une évocation de puissance, et les coups qu'elles portent chaque jour contre les territoires ennemis en font une puissante arme de destruction. Voici quelques caractéristiques de ces forteresses volantes dont le moins qu'on puisse dire est qu'elles sèment la ruine et la dévastation dans les bases ennemies. Vitesse : plus de 300 milles à l'heure. Altitude : 35.000 pieds. Longueur : 75 pieds. Largeur d'une extrémité de l'aile à l'autre : 105 pieds. Charge : près de quatre tonnes de bombes. Puissance d'attaque : 10 à 13 mitrailleuses de 50 mm. On sait que les Forteresses Volantes effectuent des raids de jour d'une précision remarquable. Voici un schéma détaillé d'une Forteresse Volante.

…S LES RUES DE LISBONNE

…capitales neutres sont toujours décri- …étropoles dont les lumières brillantes …eux des intrigues mystérieuses. C'est …s s'efforcent de s'assurer une influen- …illir des renseignements utiles, au dé-

…pper à la règle. Voici, cependant, un …américain Jack Alexander, publié par … », dans lequel la capitale portugaise …nédit.

charbon de bois. La nourriture est chère, et quelques denrées deviennent rares. Naturellement, le marché noir est prospère.

Les pilotes d'aviation de toutes les nationalités s'entre-croisent continuellement, au casino aussi bien qu'à l'aérodrome de Portello, qui a récemment remplacé le vieux terrain de Cintra. Les appareils américains, des hydravions, décollent et amérissent sur le Tage, mais les avions de ligne britanniques, allemands, suisses et italiens emploient Portello.

Il existe une sorte de convention tacite, entre les pays belligérants, par laquelle chacun s'abstient de molester les avions de ligne appartenant à une nation ennemie. Cependant, les pilotes de ces appareils s'empressent d'aller se mettre à l'abri, dans un nuage, toutes les fois qu'ils avisent un appareil non identifié. L'on ne sait jamais quelle peut être la réaction d'un aviateur militaire trop enthousiaste, à la vue d'une cible aussi tentante qu'un appareil de passagers.

Un dimanche après-midi, j'allai, avec un autre journaliste américain, visiter l'aéroport de Portello. Nous fûmes étonnés d'apercevoir sur le terrain deux « Bell Airacobras », marqués de l'insigne des Etats-Unis. Nous ne fûmes pas autorisés à parler aux pilotes, mais l'on voulut bien nous fournir des explications : ces appareils avaient atterri par suite de panne de moteur et, conformément aux règlements internationaux, leurs pilotes avaient été internés. Quant aux avions, ils s'en vont grossir les effectifs de l'aviation portugaise. Le gouvernement de Lisbonne paye pour cela une indemnité raisonnable au gouvernement auquel appartenait l'appareil saisi. Les pilotes sont strictement gardés, jusqu'au moment où ils décident de prendre « la poudre d'escampette ». Alors, les gardes bienveillants ferment les yeux.

Récemment encore, Portello était gardé par des agents de police seulement. Puis, un beau jour, deux « Lockheed Lightnings » atterrirent. L'un d'eux était en difficulté ; l'autre, par contre, était en parfait état. Son pilote, poussé par l'esprit de camaraderie, avait voulu suivre son collègue jusqu'au bout, et il ne s'aperçut de sa bévue que lorsqu'il se sentit poser une main sur l'épaule. Les sergents de ville étaient pleins d'admiration pour ces étranges oiseaux à double fuselage. Par signes et par gestes, l'aviateur de l'appareil indemne leur proposa de leur faire une petite démonstration. Ils acquiescèrent avec joie. Toucher ici, tirer cette manette, pousser cette pédale, et voici tout à coup le bel oiseau qui s'envole vrombissant, laissant les policiers bouche bée. Depuis cet incident, l'aérodrome de Portello est gardé par la troupe.

Les trottoirs de Lisbonne sont le fief incontesté des milliers de vendeurs de billets de loterie qui infestent la capitale.

Dans la foule, des femmes portant sur la tête des paniers à lessive vont pieds nus, croisant sur leur passage des dames d'une élégance recherchée. Un Portugais ne prend jamais le tramway à l'arrêt, il s'arrange pour sauter dans le véhicule en marche. Les chauffeurs de taxi ont la joyeuse habitude de « corner » sans cesse,



Dans une des artères principales de la ville, les dernières nouvelles de la guerre sont affichées. Un public dense se presse aux alentours, parmi lequel on compte des Anglais, des Allemands et des Italiens.



Jusqu'ici la guerre n'a affecté Lisbonne que très légèrement et le casino de la capitale connaît chaque jour une certaine affluence. Autour de la table de roulette, quelques pontes se cachent la figure en attendant l'annonce du numéro gagnant.

et se font un plaisir de rouler à fond de train à travers les rues encombrées, sans se soucier le moins du monde des passants.

S'il vous prend la fantaisie de donner une réception à Lisbonne, et que vos invités font un peu trop de tapage, vous risquez d'être arrêté, sur plainte des voisins, et d'être condamné à quelque douze livres d'amende. Mais si vous êtes malin, vous pouvez acheter un permis gouvernemental pour faire du bruit : cela vous coûtera la modique somme d'une livre pour chaque « party ». C'est ainsi que les nerfs des voisins sont sacrifiés aux dures nécessités de l'équilibre du budget national.

Les boîtes de nuit, à Lisbonne, refusent du monde, et même actuellement, alors que les registres de la police montrent que les réfugiés n'atteignent pas deux mille personnes, ces locaux continuent à attirer des foules considérables.

Une attraction étrange, particulière aux cabarets de second ordre, est celle des « chanteurs fado » (fatals) qui font la tournée de tous les établissements. Ce sont des êtres émaciés, de descendance maure, à l'aspect vraiment lamentable. Pendant que les hommes taquinent mélancoliquement la guitare, la femme geint mélodieusement sur les futilités de l'existence : les consommateurs pleurent devant leurs chopes de bière et lancent des pièces de monnaie. Lorsque les chanteurs s'en vont, la bonne humeur revient sur tous les visages.

Parfois, des pêcheurs d'Oporto, qui, après avoir vendu leur marchandise, viennent s'humecter le gosier chez le bistro, racontent l'histoire du sauvetage de quelques marins marchands britanniques dont le bateau a été torpillé. Parfois, il s'agit d'un matelot de submersible nazi, qui a été recueilli à demi mort de faim, dans son canot en caoutchouc. Mais sans s'arrêter à l'évocation de la guerre, Lisbonne continue à vivre sa vie.

Un compagnon de Rickenbacker raconte:

LA FOI NOUS A SAUVES

Tout le monde se souvient de l'aventure dont furent les héros Eddie Rickenbacker, le colonel Hans Adamson et six de leurs compagnons. A la suite du naufrage de la Forteresse Volante dans laquelle ils effectuaient une mission de reconnaissance, ces hommes demeurèrent pendant 21 jours perdus dans l'immensité du Pacifique. Journaux et revues ont raconté cette histoire de courage et d'endurance. Mais l'aventure de Rickenbacker et de ses compagnons fut aussi l'histoire de la Foi. Et voici, d'après le « Reader's Digest », le récit du lieutenant James C. Whitaker, second pilote de la Forteresse Volante : il montre comment la foi a permis à ces hommes perdus de surmonter les pires épreuves.

Pour moi, ces vingt et un jours passés dans le Pacifique furent la plus grande aventure qu'il soit donné à un être humain de connaître : la rencontre avec son Dieu.

Avant cette épreuve, j'étais un mécréant, un athée, si vous voulez. Mais il ne peut pas y avoir d'athées dans les canots de sauvetage en caoutchouc, pas plus que dans les tranchées de Bataan.

Lorsque notre Forteresse Volante eût épuisé toute sa réserve d'essence, nous nous préparâmes pour un atterrissage de fortune, en plein océan. Le sous-lieutenant John De Angelis, notre navigateur, demanda alors : « Cela vous dérange si je prie ? » Je me souviens avoir été légèrement irrité par cette demande. Combien le souvenir de cette irritation devait me remplir de honte pendant les jours qui suivirent !

Au cours de notre seconde journée passée dans le canot, je vis le soldat John Bartek, le mécanicien, qui lisait la Bible. Aucun d'entre nous ne plaisanta. Peut-être eûmes-nous le pressentiment que ce petit livre allait devenir tellement indispensable pour nous.

VIEUX MAITRE

Le quatrième jour, Bartek tira de nouveau sa Bible. Nos trois radeaux étaient attachés l'un à l'autre par des cordes, et nous les rapprochâmes pour prier tous ensemble. Le colonel Adamson lut dans la Bible de Bartek. Ma réaction de l'instant fut que si cela ne pouvait nous faire aucun bien, cela n'allait nous faire aucun mal non plus. Ensuite, le pilote, capitaine William Cherry, lut à haute voix un texte : « ...Par conséquent, n'exprime pas de doute en disant : « Que mangerons-nous ? Que boirons-nous ? » Eh bien, me dis-je sceptiquement, je croirai à cela lorsque je verrai la nourriture et la boisson.

Vers le sixième jour, il devint évident que nous nous trouvions en dehors des routes battues par les navires et les patrouilles aériennes, et que nous risquions fort de ne jamais être retrouvés. La faim nous affaiblissait de plus en plus. Ce soir-là, je me joignis passivement aux prières. Tous, nous demandâmes au Seigneur de quoi manger. Puis, Cherry qui s'adressait toujours à Dieu en l'appelant « Vieux Maître » s'exclama :

— Vieux Maître, nous sommes dans une situation terrible. Tu le sais. Nous comptons tous trouver quelque chose, d'ici après-demain. Veux-Tu, Vieux Maître, voir ce que Tu pourras faire pour nous ?

Ensuite, Cherry lâcha notre fusée du soir, dans l'espoir que quelque chose arriverait. En effet, quelque chose arriva. La fusée ne partit pas, et la balle flamboyante tomba entre les radeaux. Nous vîmes alors des poissons pourchassés par un autre, attirés par la lumière. Dans leur effort pour s'enfuir, deux d'entre eux, d'assez grande taille, sautèrent dans notre radeau. Chacun de nous put ainsi goûter à un petit morceau de poisson cru.

L'après-midi de ce jour-là, je me joignis beaucoup plus volontiers aux prières. Je pouvais maintenant réciter plus de la moitié de « Notre Père », sans hésiter. Je me rappellerai toute ma vie cette prière et ce qui s'en suivit.

Cherry priait : « Vieux Maître, nous T'avons demandé de la nourriture et Tu nous l'as donnée. Nous Te demandons maintenant de l'eau. Si Tu ne décides pas de nous venir en aide très bientôt, je pense que ce sera la fin. Tout dépend donc de Toi. »

LA PLUIE

Je pense maintenant que la prière de Cherry contenait tout ce qui doit composer une prière : une pétition à Dieu, la résignation à sa volonté, et la conviction que la requête serait accueillie.

Peu après, nous aperçûmes un sombre nuage à notre gauche, d'où partait un rideau : c'était de la pluie ! De la pluie qui venait vers nous !

— Voici ! cria Cherry. Merci, Vieux Maître.

Quelques minutes plus tard, nous étions arrosés d'ondées d'eau fraîche. Nous joignîmes les mains pour diriger cette rosée bienfaisante vers nos gosiers. Après avoir bu, nous nous remplîmes tous la bouche, et puis soufflâmes l'eau dans nos ceintures de sauvetage. Nous savions que nous en aurions eu grand besoin plus tard.

Le neuvième jour, le Seigneur nous envoya encore quelques bouchées de nourriture : un petit requin que Cherry attrapa avec un hameçon de fortune.

Au service du neuvième jour, Cherry récita tout haut le « Pater Noster » et ensuite chacun pria séparément. Chacun confessa ouvertement ses fautes passées. Je n'ai pas honte de dire que je pris des engagements. Et je les ai tenus. Auparavant, j'étais incapable de bavarder vingt minutes avec qui que ce fût, sans avoir une discussion. Je considérais tout le monde avec méfiance. Aujourd'hui, pour moi tous les hommes sont bons jusqu'à la preuve du contraire.

Rickenbacker s'adressait toujours au Seigneur en l'appelant « Notre Père ». Rick ne s'est jamais vanté d'être un homme religieux, mais il a les sentiments religieux qui rendent le monde meilleur. Un homme, un jour, pria le Seigneur de lui ôter la vie et de mettre fin à ses souffrances. Rickenbacker s'écria : « Tais-toi ! Ne l'incommode pas avec ces jérémiades. « Il » exauce ceux qui prient, et non pas ceux qui geignent de la sorte. »

UN MIRACLE

Le treizième jour se produisit le premier des deux miracles qui devaient me guérir de l'athéisme pour toujours. Le soleil dardait sur nous des rayons insupportables. Vers le milieu de la matinée, une ondée de pluie parut, mais elle passa à un quart de mille de distance. Pour la première fois, je dirigeai les autres dans la prière.

— Dieu, dis-je. Tu sais ce qu'est l'eau pour nous. Le vent l'emporte au loin. Il est dans Ton pouvoir de l'approcher de nouveau de nous. Ce n'est rien pour Toi, mais c'est la vie pour nous. Ordonne à ce vent de diriger la pluie vers nous, car nous mourrons sans cela.

Alors se produisit un phénomène qu'aucune loi naturelle ne peut expliquer. Le vent ne changea pas de direction, mais le rideau de pluie commença à venir vers nous, CONTRE le vent, comme si une main gigantesque et omnipotente le poussait.

Nous bûmes et fîmes des réserves d'eau. La pluie envoyée par le Seigneur nous aida à surmonter la terrible épreuve des quatre jours qui allaient suivre.

Des sept survivants, j'étais le seul dont les parties inférieures du corps n'étaient pas couvertes de plaies provoquées par l'eau de mer. Notre maigre ration journalière d'eau semblait ne devoir qu'attiser notre soif brûlante. Nos vêtements étaient en lambeaux, et l'inexorable soleil tro-

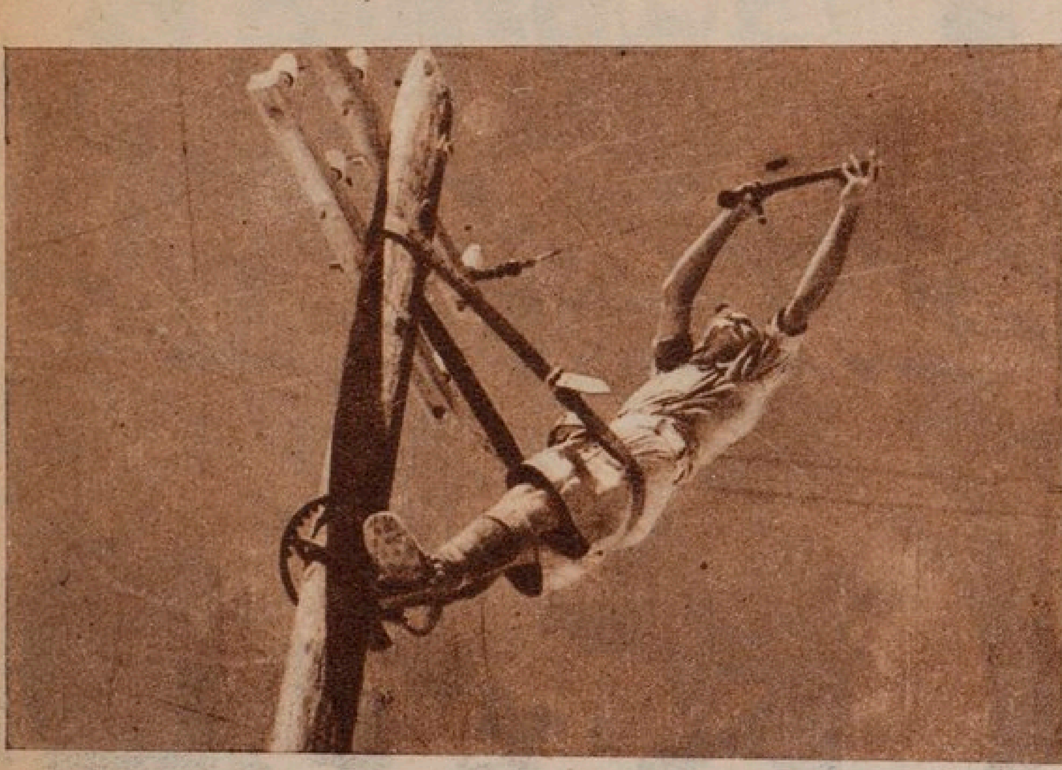
Une course d'assaut dans laquelle les jeunes et hardis signaleurs se montrent de première force.

JEUNES GRECS
à l'entraînement

En 1941, Yanni était un jeune garçon de quinze ans, vivant avec sa mère, son frère et sa sœur dans une petite ferme de l'île de Chio. Son père était employé en Egypte. Le 5 mai, les Allemands occupèrent l'île, s'emparant de toutes les récoltes et de tous les vivres disponibles. La mère et les trois enfants décidèrent de fuir. L'évasion réussit et, quelque temps après, Yanni joignit son père avec sa famille en Egypte. Là il s'engagea aussitôt dans le corps des signaleurs grecs qui suivent un entraînement intensif et rendent les services les plus appréciables à l'armée. C'est l'histoire aussi de nombre de jeunes Grecs qui, ayant fui leur pays, sont venus en Egypte pour reprendre la lutte contre les spoliateurs de leur patrie. Le corps des signaleurs grecs, composé au début de 22 membres, en compte aujourd'hui plus de trois cents, et chaque jour de nouvelles recrues viennent en grossir les rangs. Voici les jeunes signaleurs à l'entraînement.



De jeunes signaleurs traversent à la corde une rivière imaginaire.



Yanni ajuste une ligne électrique. L'entraînement qu'il subit fera de lui un soldat.



Une copie du pont en corde comme on en trouve à Burma. Les signaleurs le traversent très aisément.

pical nous brûlait cruellement. Nous avions tous des moments de délire. Je suis convaincu que seule ma foi neuve en Dieu me soutint.

Au service du dix-huitième jour, j'ai prié comme je ne l'avais jamais fait auparavant : cette fois-ci pour le sauvetage. A la fin de la prière, je me sentis réconforté comme par une nouvelle énergie. Je savais maintenant que nous allions être secourus.

Peu après l'aube, le lendemain, nous aperçûmes un avion. Nous nous mîmes à crier et à faire des signes. Nous ne fûmes pas aperçus. Si nous ne pleurâmes pas, c'est parce que nos yeux ne sécrétaient plus de larmes.

NOUS NOUS SÉPARONS

Le matin du vingtième jour, Cherry se sépara de nous en soutenant que si nos radeaux étaient éparpillés sur une surface plus grande, nous aurions plus de chances d'être repérés. Cela nous sembla logique et je détachai à mon tour le câble de notre radeau. Avec moi étaient De Angelis et le sergent Reynolds, notre opérateur de radio.

A l'aube du vingt et unième jour, je fus réveillé par De Angelis. « Jim, dit-il, il se peut que ce soit un mirage, mais je vois quelque chose. »

A moins de douze milles devant nous, se dressaient des palmiers. Les deux autres radeaux n'étaient nulle part en vue. Tirant nos rames en aluminium, nous commençâmes à souquer. Nos efforts durèrent sept heures et demie. C'est au cours de ces longues heures que se produisit le second miracle. Sans l'aide divine, nous ne serions jamais parvenus à cette terre.

Mes camarades étaient dans des conditions pitoyables. De Angelis était si faible qu'il ne pouvait pas tenir les rames pendant plus de quelques minutes consécutivement. Reynolds était étendu dans le fond du canot. Ses yeux étaient vitreux et il avait un visage de cadavre.

Nous avions presque atteint le rivage lorsqu'un courant contraire nous prit et nous rejeta de nouveau vers le large. Je criai à Dieu de me donner de la vigueur, élevant la voix au-dessus du sifflement du vent, de peur qu'il ne m'entendît.

Une demi-heure plus tard, il devint évident que nous progressions malgré le courant. Puis, soudain, un nuage dissimula presque complètement l'île à nos yeux. « Dieu ! Ne m'abandonne pas maintenant ! »

Le Seigneur entendit mon appel. Ce n'était pas Jim Whittaker qui ramait. Il n'en aurait jamais eu la force. Mes mains ne faisaient que suivre les rames, qu'une force surnaturelle poussait. Même aujourd'hui, complètement rétabli, j'hésiterais à affronter cet espace d'eau. Et pourtant alors, exténué par trois semaines de soif, de faim et de souffrances, j'accomplis cet exploit au-dessus des forces d'un individu en pleine forme.

Aussitôt que nous atteignîmes le rivage, nous tombâmes à genoux et remerciâmes le Seigneur pour son aide.

•

J'ai raconté cette histoire à tout le monde que j'ai rencontré depuis. Je la raconterai encore et toujours, aussi longtemps que je vivrai. Car l'aventure qui me permit de trouver Dieu fut la plus grande qu'un homme puisse connaître. Mon histoire est la plus grande qu'un homme puisse raconter.

LETTRES CHIFFREES

Un système original permet aux millions de soldats alliés se trouvant à l'étranger de communiquer avec leurs familles — et vice versa — à un coût dérisoire. Les dépêches sont expédiées au moyen d'un code dans lequel chaque phrase est représentée par un nombre.

Par exemple, les nombres 26-42-33 voudraient dire : « Salutations. Je me porte bien. Attends réponse ». Les nombres 29-2-50 : « Arrivé sain et sauf. Embrasse le petit. Envoie un peu d'argent ». Un soldat qui rougirait de câbler : « Chérie, mille baisers, je t'aime », télégraphierait le nombre « 34 » sans hésiter. (Christian Science Monitor)

IMAGES-ACTUALITÉS



LAVAL ET BASTIANINI CHEZ HITLER

Le Führer a récemment reçu à son quartier général M. Pierre Laval, chef du gouvernement de Vichy, et M. Bastianini, ministre des Affaires Etrangères d'Italie. Les trois hommes d'Etat ne paraissent pas dans une forme particulièrement brillante. Les derniers événements ne sont pas faits pour les réjouir.



ANTONESCU CHEZ HITLER

Le maréchal Antonescu a été récemment reçu au quartier général du Führer. Voici ce dernier, devant une carte, montrant à son hôte (à sa droite) l'évolution des opérations.

LA DUCHESSE DE KENT

Pendant la journée des roses, organisée à Londres, une jeune fille présente à la duchesse de Kent une rose. Au milieu, Mme Bruce, femme du Haut Commissaire australien.



LE PRÉSIDENT DE LA CHINE

Voici une récente photo de Lin Sen, président du gouvernement national de Chine, dans le jardin de sa propriété dans les environs de Tchoung-King. Le président Lin Sen vient de se lever d'une longue maladie.



LE DUC DE WINDSOR AU MILIEU D'UN CHAMP D'ASPERGES

De passage à New-Jersey, le duc de Windsor a visité la grande ferme de Seabrook. Le voici (au milieu) examinant une plantation d'asperges. L'opération semble particulièrement amuser le duc.

AVEC CHURCHILL...

(SUITE)

Au matin, le mercredi 6 août 1941, la tempête s'est calmée et, au milieu du brouillard, apparaissent les silhouettes de trois destroyers canadiens venus d'Islande à la rencontre du cuirassé pour l'escorter jusqu'à la baie de Plaisance, à Terre-Neuve, où doit avoir lieu l'entrevue avec le Président des Etats-Unis.

Ce matin-là, le Premier Ministre ne paraît pas sur le pont. Il travaille. Dans l'après-midi, on le retrouve, après une heure de sieste, frais et dispos, d'humeur particulièrement bonne, plus vif et plus gai que jamais. Turbulent même, dit l'auteur, qui rappelle que Winston Churchill était à 8 ans, du témoignage de son institutrice, « le plus méchant garçon de sa classe ».

DANS LA SALLE DES CARTES

Après sa sieste, le Premier Ministre, plein d'un renouveau d'énergie, faisait généralement une visite à la salle des cartes pour se rendre compte de ce qui se passait.

La salle des cartes du « Prince of Wales » était une réplique en miniature de la célèbre salle des cartes de l'Amirauté. Elle avait été installée suivant les instructions du Premier Ministre par deux officiers de l'Amirauté, le capitaine Pim et le Lieut.-Commander McMullen. Ils avaient réquisitionné un bureau à bord dans cette intention. Une carte énorme de l'océan Atlantique occupait un des murs. Elle était éclairée par des tubes lumineux. Le mur opposé était recouvert de grandes cartes du front russe. Des officiers étaient occupés toute la journée à classer des dépêches militaires et à mettre les cartes à jour suivant les indications apportées. La position de chaque bateau, navire de guerre ou de commerce, et la position de chaque sous-marin ennemi repéré était marquée d'heure en heure sur l'immense carte de l'océan Atlantique. Les sous-marins étaient représentés par de sinistres petites épingles en ébène, en forme de cercueil ; les avions ennemis l'étaient par des T noirs, les navires de guerre étaient gris et les bateaux marchands rouges. Ce qu'il y avait de plus impressionnant à voir, c'étaient les grands convois traversant l'Atlantique, soixante ou soixante-dix petits bateaux rouges escortés par des navires gris, au milieu d'une vaste étendue d'eau libre. On cherchait immédiatement les sous-marins les plus rapprochés. Ils étaient là, quelquefois groupés en meute de six petits cercueils noirs, mais à bonne distance, au nord ou au sud. Le convoi, pour le moment, était sauf !

Le capitaine Pim venait avec un message, le lisait, s'approchait de la carte, établissait sur celle-ci la latitude et la longitude et plaçait tranquillement deux petits cercueils noirs sur le chemin du convoi. Il était difficile de se rendre compte que c'était du réel, que cela se produisait autour de nous en ce moment, que ce n'était pas quelque jeu de hasard ou d'habileté. Et, tandis que je regardais ce tableau constamment mobile de la bataille de l'Atlantique, je faisais une prière pour que ces convois et leurs escortes fussent, comme nous, au courant des cercueils noirs qui se trouvaient sur leur route. Quelquefois, un grand mouvement se produisait pendant que j'étais assez heureux pour me trouver dans la salle. Le capitaine Pim se levait de sa chaise, un message à la main. Il s'approchait de la carte, faisait un rapide calcul, puis enlevait un U-boat.

« Détruit », disait-il d'une voix calme, et il jetait le cercueil dans une boîte. C'était admirable et émouvant au possible.

Pendant toute la journée, les navires, sur la carte, se déplaçaient, dans un sens ou dans l'autre. Il était intéressant de suivre les mouvements d'un convoi qui, par exemple, faisait route vers l'Angleterre. A 10 heures du matin, il approchait du port avec deux ou trois cercueils noirs dans son voisinage ; puis, à deux heures, il était encore plus près du but, tandis que les cercueils étaient à peu près dans la même position ; enfin, si on avait la chance de retourner au bon moment, on pouvait voir le capitaine Pim ramasser sur la carte soixante ou soixante-dix petits bateaux rouges et les déposer dans la boîte. Le convoi était passé !

La position du « Prince of Wales » sur cette carte était toujours, cela va de soi, d'un intérêt capital. J'allais souvent regarder où nous nous trouvions et chercher aussi la position du sous-marin le plus proche ; et certains me paraissaient rudement rapprochés ! Un jour, ravi d'assister à la fin d'un sous-marin, je demandai au capitaine Pim :

— Est-ce que cet U-boat a été coulé ?

Derrière moi, une voix bien connue me répondit. Winston Churchill était entré sans bruit dans la salle des cartes :

— Seuls les sous-marins britanniques sont coulés, dit-il avec un sourire. Les sous-marins allemands sont **détruits** !

(La fin au prochain numéro)



LES LIVRES

LA FAUTE DE SOAD GABRAN

par *Antoine Toma*

50.000 lectrices au moins — sans ...mpter les lecteurs — se passent et ...scutent, chaque samedi, la *Lettre à ... cousine* qui paraît dans *Images*.

L'auteur de cette lettre hebdomadai... qui signe Serge Forzannes, est de...enu ainsi en quelque sorte, non seu...ment en Egypte, mais encore en Sy...e, au Liban et en Turquie, le confi...nt et le conseiller de toute une par...e du public féminin de langue fran...aise, qui apprécie la finesse de sa ...sychologie et la délicatesse de son ...oût, autant que la sûreté de son bon ...ens et la sobriété de son style.

Or, c'est précisément par cet ensem...le de qualités que se recommande d'abord *La faute de Soad Gabran*, qui vient de paraître aux *Editions Horus*. On pourrait donc parier à coup sûr que l'auteur de ce livre, qui signe cette fois de son véritable nom : Antoine Toma, n'aura pas moins d'admiratrices que celui des *Lettre à ma cousine*, Serge Forzannes, puisque aussi bien le romancier et le journaliste ne sont qu'une seule et même personne.

Mais *La faute de Soad Gabran* mérite encore à d'autres points de vue de retenir l'attention.

En écrivant un roman, « un simple roman d'amour », a-t-il dit timidement comme s'il avait à s'en excuser, M. Antoine Toma a déjà fait preuve d'originalité, car c'est presque « une gageure », en vérité, de rédiger une histoire sentimentale « dans ces temps où seuls comptent les communiqués de guerre et les reportages sensationnels sur les fronts de combat ».

De plus, cette aventure amoureuse se passe, au Liban d'abord, au Caire ensuite, dans les milieux de la bourgeoisie orientale, et ce fait vaudrait, à lui seul, d'être souligné.

Jusqu'à présent, les auteurs étrangers qui ont publié des œuvres traitant du Proche-Orient n'ont voulu voir que le côté pittoresque des pays qui le composent, sans s'occuper des mœurs et de la culture des êtres qui y vivent. Pour la première fois, un livre écrit par un Oriental lève le voile sur une existence et des mœurs que, voyageurs trop pressés, trop d'écrivains ne se sont même pas donné la peine d'observer et qu'ils seraient sans doute fort étonnés de découvrir si peu différentes de celles qu'on trouve en Europe.

Rien que par cette contribution à l'étude de la vie et de l'âme orientales, le premier roman de M. Antoine Toma est sûr de susciter un vif intérêt dans tous les milieux du Proche-Orient.

Quant aux moralistes, sans doute apprécieront-ils à sa juste valeur la haute portée de la leçon qui se dégage naturellement de cette œuvre qui ne vise pourtant qu'à distraire. La triste et douloureuse histoire de Soad Gabran, qui est sans doute celle de bien des femmes, nous rappelle qu'il suffit parfois d'une simple rencontre pour bouleverser entièrement une destinée. N'ayant pas trouvé le bonheur au foyer conjugal, Soad commet, évidemment, une faute en essayant de le chercher ailleurs ; mais, M. Antoine Toma a raison, peut-être serait-elle demeurée une femme vertueuse si les hasards de la vie ne l'avaient mise en présence de Roger Serrani... Aussi personne n'osera-t-il lui jeter la première pierre.

MORIK BRIN

MES TOURNÉES AU TCHAD

par *Pierre Olivier-Lapie*

Les Editions John Murray, à Londres, nous présentent une œuvre, qui est une sorte de pérégrination à travers le Tchad dont l'auteur fut à un certain moment gouverneur. C'est une description vivante de cette partie de l'Afrique-Equatoriale française d'où les troupes du général Leclerc sont parties pour se joindre aux troupes alliées et les aider à chasser l'Axe de l'Afrique du Nord. Cette partie de l'Afrique française fut d'ailleurs la première à se rallier au mouvement du général de Gaulle et est intéressante à plus d'un titre. M. Lapie ne néglige aucun détail pittoresque ou géographique pour nous familiariser avec ces régions peu connues dont le nom est maintenant inscrit en lettres d'or dans l'histoire de la libération de l'Empire français.

LA RESTAURATION DES MONUMENTS ISLAMIQUES EN SYRIE

Dans un ouvrage illustré, imprimé sur les presses du journal « La Syrie et l'Orient », à Beyrouth, et ayant pour titre : « La restauration des monuments islamiques en Syrie », nous pouvons suivre l'évolution de l'art islamique en Syrie depuis le premier siècle de l'Hégire. Jusqu'ici, bien que la Syrie ait joué dans le monde arabe un rôle de premier plan, l'architecture syrienne était presque inconnue. Ému de cette situation, l'Institut Français de Damas, aidé du Service des Antiquités, prit toutes les dispositions pour la conservation des monuments de l'histoire et la mise en valeur de ceux-ci. Ce livre nous promène à travers les merveilleux vestiges du passé et nous familiarise avec l'art architectural syrien, qui contient des trésors historiques que toute personne s'intéressant à l'art islamique se doit de connaître.

SOLUTIONS

LA FLEUR

1-9-8 *Mérite* — 1-13-5 *Mélanie* — 2-10-3 *Valide* — 2-13-6 *Valable* — 3-13-7 *Délaça* — 4-11-5 *Remanie* — 4-13-8 *Relate* — 7-12-6 *Capable*.

LES MOTS HISTORIQUES

1. *MIRABEAU* — 2. *NAPOLEON* — 3. *CAMBRONNE* — 4. *LOUIS XVIII*.

PHOTOS-DEVINETTES

1) *Henry Fonda (la marine)* (b)
2) *Maureen O'Sullivan (Tarzan)* (a)
3) *« Road to Morocco »* (c)
4) *Mabel Norman* (c)



Michèle Morgan s'apprête à prendre un bain dans sa piscine privée de Californie. Un sourire heureux illumine son visage. Elle pense, sans doute, que le jour n'est pas loin où elle pourra regagner sa patrie et retrouver ses nombreux amis.

Bébé a peur de l'eau

Et comment en serait-il autrement ? A force de lui répéter « Ne va pas au bord de l'eau, tu te noierais », les grandes personnes ont fini par faire de l'eau un épouvantail.

Au lieu de ces mots inutiles, que n'avez-vous habitué bébé à prendre, très jeune, contact avec l'eau ?

L'apprentissage doit se faire très doucement, très simplement. Ne l'abandonnez pas une seconde dans l'eau, sous prétexte de lui apprendre à n'avoir pas peur. Ne le poursuivez pas, non plus, dans l'eau avec des cris et des battements de mains. Laissez-le d'abord s'habituer à être dans l'eau, il aura bien assez à faire.

Il y a deux moyens de familiariser l'enfant avec l'eau : pour une piscine, attachez-lui une ceinture, munie d'une cordelette solide, et plongez-le en lui recommandant de bouger ses bras et ses jambes. Il pleurera peut-être au début, mais, très rapidement, se sentant soutenu par vous — qui êtes hors de la piscine — il se mettra à gigoter et flottera.

Pour la mer, faites étendre l'enfant sur le sable humide, au bord de l'eau, ses pieds se présentant à la vague qui monte. Choisissez un jour où la mer est calme. L'eau entourera l'enfant et doucement le soulèvera. Présentez-lui cela comme un jeu.

Si vous avez pris soin de lui faire tenir le corps bien droit, pieds joints et bras en croix, bébé fera automatiquement la planche, ce moyen si simple de flotter, et qui est souvent, dans la natation, ce qui effraie le plus les adultes eux-mêmes.

Quand bébé verra qu'il peut flotter sur le dos, il apprendra d'autant plus facilement à s'étendre en long, mais sur le ventre cette fois. Vous pourrez alors lui apprendre les mouvements de la brasse.

Etes-vous JEUNE ?

Sans doute, à cette indiscrète question, allez-vous répondre : « Oui, je suis jeune ». Et cette réponse sera, peut-être, une erreur. On n'est pas forcément jeune parce qu'on a vingt ou trente ans. On est jeune parce que l'on a les caractéristiques physiques et morales de la jeunesse. On peut cesser de les avoir à vingt ans et les posséder encore à quarante ou même à cinquante ans.

Pour être jeune, moralement, il faut être enthousiaste, courageux, avide d'apprendre et de communiquer avec les êtres, avec des choses, ambitieux de réussir. C'est aussi être gai, d'esprit alerte, se sentir heureux pour des riens, pour un coin du ciel entrevu, une odeur d'arbre ou de fleur respirée, un visage rencontré. C'est aussi avoir de l'espoir.

Etre jeune de corps, c'est avoir à peu près les mêmes qualités transposées sur le plan physique : allégresse, entrain, mobilité, force, souplesse, adresse, équilibre, santé.

La jeunesse mentale, on peut ne l'avoir jamais naturellement, mais elle peut s'acquérir. La jeunesse physique, tous les êtres l'ont au début de leur vie. La plupart la perdent trop tôt. Ne faites pas comme eux, conservez-la. Ne vous laissez pas déposséder du plus grand des biens, de celui qui conditionne le travail, l'amour, la fortune, la réussite, toute la vie en un mot.

Vous êtes jeune physiquement si vous pouvez jusqu'à 45 ans :

1. Toucher vos pieds sans plier les genoux.
2. Monter quatre étages d'un pas vif sans être essoufflée.
3. Ramper à travers votre appartement, à quatre pattes pour passer sous les tables, à plat ventre pour passer sous les fauteuils.
4. Courir 100 mètres en moins de 17 secondes.
5. Sauter 3 à 5 minutes à la corde, sans battements excessifs du cœur.
6. Poser facilement votre pied sur un meuble assez haut, pour attacher votre chaussure par exemple.
7. Sauter à pieds joints par-dessus une chaise couchée.
8. Réussir l'exercice suivant qui constitue, pour une femme, un tour de force : Etendez-vous à plat ventre sur le sol, la pointe des pieds repliée pour prendre appui. Les bras sont de chaque côté du corps, coudes repliés, mains à plat. Soulevez-vous par la seule force des bras jusqu'à ce que le corps, bien tendu, forme avec les bras un angle droit. A ce moment — et c'est là l'essentiel de l'exercice — redescendez en pliant les coudes avec une extrême lenteur, arrivez au sol en ne le touchant d'abord qu'avec votre poitrine. N'abaissez l'abdomen et le haut des cuisses qu'en second lieu.

Si vous pouvez réussir les huit exercices ci-dessus, bravo, vous avez su demeurer jeune. Si vous éprouvez quelques difficultés, entraînez-vous vite afin de rattraper au vol la jeunesse qui s'en va. Et ne la laissez plus s'échapper...

ANNE-MARIE

Pour...

...NETTOYER UN MEUBLE

Si vous voulez enlever la poussière qui s'est fixée dans les moulures et les fines sculptures d'un meuble de bois ancien, le mieux est de vous servir d'un aspirateur. Mais, à défaut, vous pouvez employer une pompe à air ou une pompe à bicyclette. Votre travail s'en trouvera simplifié.

•

...DÉTRUIRE LES SOURIS

Vous voudriez vous débarrasser de ces importunes bestioles ? Mais vous n'osez pas les empoisonner, car vous craignez que les animaux domestiques ne subissent le même sort, malgré votre vigilance.

Taillez de petits cubes d'éponge ordinaire, serrez-les fortement avec du fil à coudre pour leur donner à peu près la grosseur d'une noisette. Ensuite, trempez-les dans du fromage fondu, encore chaud, et laissez-les refroidir.

Vous les sèmerez dans tous les endroits par où passent les souris. Celles-ci les avaleront rapidement. Mais dans leur estomac les morceaux d'éponge se mettront à gonfler de telle façon que les bestioles crèveront d'asphyxie.

•

...COUDRE DES BOUTONS

Sur un manteau, une jaquette, un vêtement d'homme, les boutons doivent être cousus de manière à se trouver à une petite distance de l'étoffe. Pour exécuter facilement et convenablement ce travail, voici une recette astucieuse. Placez une allumette entre le drap et le bouton. Cousez celui-ci solidement, puis retirez l'allumette et tournez plusieurs fois votre fil autour des fils lancés, de manière à les recouvrir.

Lettre à ma Cousine

Ma chère cousine,

— Que dirais-tu d'une promenade aux Barrages ? me proposa ma femme, samedi de la semaine dernière. Tu nous prives d'un voyage à Alexandrie sous le prétexte que la cherté des appartements t'empêche de nous offrir, à ta fille et moi, un voyage aussi onéreux. Port-Saïd ne te plaît pas et Ras-el-Bar manque de tout confort. Trouve au moins un moyen de nous faire sortir de temps à autre de notre cadre habituel. C'est demain dimanche. Qu'est-ce qui nous empêcherait d'aller aux Barrages ?

— Mais, ma chérie, je n'ai pas de voiture.

— Trouve donc un ami bénévole qui en possède une.

— Et qui, au surplus, soit disposé à nous emmener aux Barrages...

— Ne dirait-on pas, me dit ma femme cette fois avec humeur, que je te demande un voyage au Pérou. Vraiment, mon ami, tu y mets de la mauvaise volonté. En tout cas, voilà une fois de plus une manifestation évidente de ton affreux égoïsme. Parce que monsieur n'aime pas les promenades au grand air, parce qu'il ne trouvera pas un bon lit pour y faire sa sieste, parce qu'il préfère organiser une partie de belote ou de cet odieux trictrac qui me donne la migraine, il trouve bon de nous priver d'une promenade agréable et hygiénique qui ne pourrait que faire le plus grand bien à sa fille. C'est vraiment bouleversant !

Je dus subir, quelques minutes durant, toute la litanie de ses reproches véhéments et vous ferai grâce des adjectifs dont elle osa me qualifier. Le mot de « monstre » revint plusieurs fois sur le tapis, à tel point que je me crus vraiment coupable d'une mauvaise action et que je me résignai à téléphoner sur-le-champ à un mien camarade possédant une automobile.

Nous voici, ma cousine, par une chaleur torride, déambulant à travers les allées fleuries des célèbres jardins. La nature y est là ravissante et l'atmosphère imprégnée de toutes sortes de parfums suaves et capiteux. Mais, comme vous le savez, j'ai toujours eu la promiscuité en horreur, et où voulez-vous que se rende un dimanche toute une populace, avide de trouver dans un cadre fleuri une fraîcheur relative ? Ce n'étaient donc sur le gazon et à travers les allées verdoyantes que familles nombreuses entourées d'un essaim de moutards, courant et criaillant, qui vous passaient entre les jambes ou trouvaient moyen de jouer à cache-cache derrière votre dos. Plus loin, des écoliers en vacances prenaient leurs ébats sur l'herbe et un ballon rond, lancé malencontreusement par l'un d'eux, vint s'abattre sur mon visage. Mais, stoïquement, je n'émis pas la moindre protestation et, au contraire, fis remarquer combien était plaisante la frénésie des jeunes ! Toute la journée se passa dans cette ambiance bruyante et tapageuse qui ne manqua pas de mettre mes pauvres nerfs en pelote. Et le soir, quand nous rentrâmes, je me promis que c'était bien là le dernier dimanche que je passerais hors de chez moi. Ma femme et ma fille paraissaient elles-mêmes bien désabusées...

— Alors, t'es-tu bien amusée ? demandai-je à cette dernière, en présence de sa mère, quand nous fûmes installés sur un bon fauteuil dans notre living-room.

— Non, papa, je préfère jouer à la poupée à la maison.

Ma femme en fit une tête, et moi je me sentais bien satisfait de n'avoir plus à recommencer une pareille expédition avec 40 degrés à l'ombre...

Bien affectueusement vôtre
SERGE FORZANNES

Conseils à mes nièces...

Nièce « Clara Belle »

Votre cas n'est pas unique. Plus d'une jeune femme a vu son visage transformé après avoir subi une opération de chirurgie esthétique. Je vous conseille de ne pas trop tirailler votre peau, surtout en ce moment. Laissez-la se reposer pendant un certain temps.

Nièce « Je n'ai confiance qu'en vous »

J'aime beaucoup votre coiffure, car elle vous avantage. Mais, par contre, je trouve votre toilette trop compliquée pour une jeune personne de 18 ans. Ayez une tenue simple. Portez des robettes imprimées qui sont d'un effet tellement gracieux. Pour le matin, la cotonnade est recommandée. Portez des chaussures à talons plats puisque votre taille vous le permet.

Nièce « Je l'aime et c'est tout »

Comme je vous félicite pour vos sentiments ! Votre lettre m'a vraiment réconfortée. J'ai toujours beaucoup de plaisir à voir qu'il existe de par le monde des jeunes filles qui, comme vous, ont su attendre le grand amour. Maintenant que vous avez eu votre récompense, vous voyez bien que ça valait la peine d'espérer. Si vous m'avertissez une quinzaine de jours à l'avance, je serai ravie d'assister à votre mariage.

Nièce « Sombre dimanche »

Vous avez tort de vouloir, à tout prix, aller au cinéma le dimanche. Il y a encore, Dieu merci, beaucoup d'autres distractions en dehors de celle-là. Pourquoi ne vous réuniriez-vous pas entre amis et n'organiseriez-vous de petites « parties » ? Cela vous distrairait et vous permettrait de passer agréablement votre temps.

Nièce « Soucieuse de son avenir »

Ne vivez pas dans la hantise du lendemain. Qui vous prouve que l'avenir ne vous réserve pas de beaux jours ? Pourquoi êtes-vous tellement pessimiste ? Vivez un peu plus au jour le jour. Cela simplifiera d'abord votre existence et vous permettra ensuite de mieux apprécier la minute présente. En voulant trop anticiper sur l'avenir, on risque de ne pas goûter le bonheur qu'aujourd'hui peut offrir.

Nièce « Je l'aimais tant »

Non, ma chère amie, tous les serments d'amour ne sont pas sincères et vous avez trop pris pour un sentiment réel ce qui, chez ce beau militaire, n'était sans doute qu'une passade. Ce que vous devez faire ? Vous secouer avant tout, puis essayer de remonter le courant. Vous êtes en train de faire de la neurasthénie. Cela n'est pas permis quand, comme vous, on a vingt ans et toute la vie devant soi.

Nièce « Répondez-moi rapidement »

Puisque, après être restée au soleil, vous éprouvez un malaise particulier en rentrant chez vous, je vous conseillerai de faire ceci : buvez du café froid — juste une gorgée — et lavez-vous immédiatement après les mains et le visage avec de l'eau fraîche.

Nièce « Ménagère économe »

Pour que vos gants ne se salissent pas trop rapidement, étalez-les sur un linge blanc, chaque fois que vous vous en serez servie, et frottez-les vigoureusement en partant des poignets jusqu'au bout des doigts avec de la mie de pain rassis. Les gants reprendront leur netteté.

Nièce « Au désespoir »

Pour enlever ces taches de bière de votre jaquette de laine blanche, il faut que vous badigeonniez les parties atteintes avec de la glycérine pure, que vous laviez ensuite avec de l'eau chaude et que vous repassiez le tissu encore humide. Les couleurs même les plus tendres peuvent résister à ce traitement.

Nièce « Je n'aime que vous »

J'ai l'habitude de me considérer un peu comme une grande amie de chacune de mes lectrices, c'est pour cela que chaque cas m'intéresse et que j'essaye d'y trouver une solution aussi rapidement que possible.

Nièce « Rosemonde »

Venez me voir au journal dès que ces lignes paraîtront. Nous tâcherons de trouver ensemble une solution à votre cas. Ne vous découragez pas, car, avec un peu de sang-froid, les situations même les plus désespérées peuvent être éclaircies. Ne perdez pas confiance. Tout s'arrangera, j'en suis sûre !

TANTE ANNE-MARIE

NOS CONTES

MBULA

(LA PLUIE)

Cet épisode de la campagne des troupes coloniales belges en Ethiopie est romancé, et toute ressemblance de personnage n'est qu'accidentelle. L'auteur a voulu donner à ses lecteurs des impressions de la vie que menèrent pendant plus d'un mois les occupants d'un hôpital militaire belge et une compagnie de génie, isolés dans les marais entre Gambela et Malakal, dans le Haut-Nil, en mai 1941.

Le capitaine Vanweerdonck avait mal dormi malgré la fatigue et la faiblesse qui l'abattaient. Six heures. Il se leva sur un coude, passa le peigne de sa grande main maigre dans ses cheveux, se secoua dans l'air humide et froid.

— Mbula aziri, lui dit son boy en guise de bonjour (La pluie est finie).

Vanweerdonck eut un sourire sceptique et se mit à sa toilette, pendant que le boy accomplissait la première besogne de la journée : supprimer la journée d'hier d'une croix au crayon sur le calendrier.

Tout en se grattant la peau avec son rasoir, Vanweerdonck se regardait dans le miroir que son boy lui avait déniché : « Bon Dieu, que je suis beau ! Pourvu qu'on me flanque dans un endroit un peu plus tranquille avant de me laisser rentrer à Stan. Sans quoi, je vais effrayer ma femme et ma fille. » Il effleura ses pommettes du revers de sa main : la fièvre persistait. Il tâta la résistance de ses dents qui branlaient depuis huit jours : elles branlaient un peu plus qu'hier. Malaria, béribéri, ça y était. Il attendait maintenant la dysenterie de pied ferme !

Le 15 mai 41 ! Une équipe de porteurs devait quitter le poste aujourd'hui, et porter le makayabo (poisson séché) et le riz aux lignes avancées, à 60 kilomètres. Combien arriveraient à porter leur charge jusque-là ? Et pourtant il le fallait !

Vanweerdonck entendait déjà l'adjudant Foignard qui houspillait les porteurs, répartissait les charges. Il sortit pour assister au départ de la petite colonne. Foignard était prêt. Foignard était une grosse brute blonde : il buvait, comme un ancien légionnaire qu'il était, à rouler dans le fossé, et ne parvenait pas à rester impassible dès qu'un joli sein d'Ethiopienne s'offrait à ses yeux ! Les pionniers qui ont ouvert les routes de l'Afrique devaient être des types dans son genre : commettant tous les excès, mais jamais abattus, et faisant du travail comme dix.

— Tout est prêt, mon capitaine, je m'en vais, vint lui dire Foignard.

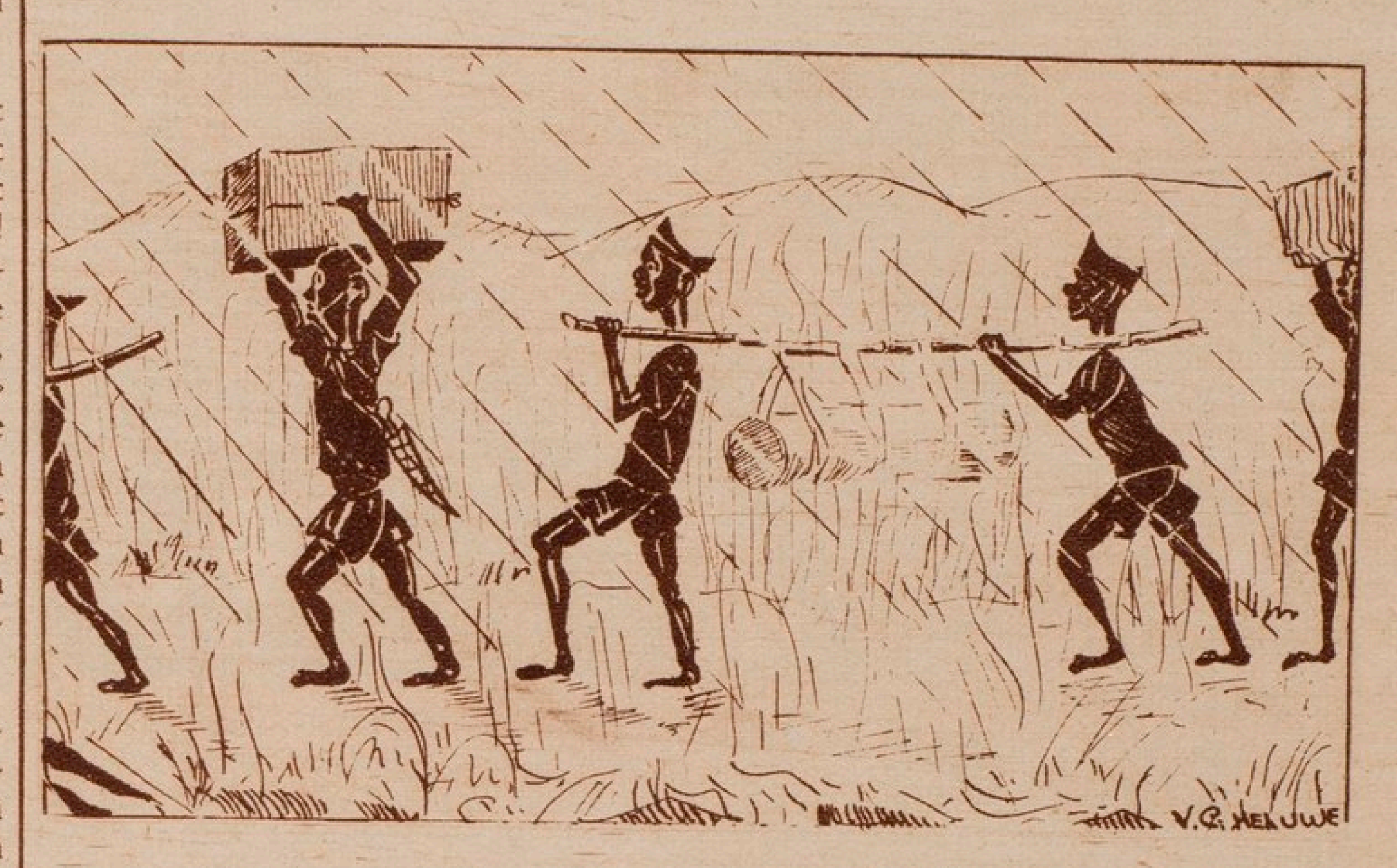
Vanweerdonck lui serra la main. Foignard agita son bâton en au revoir aux infirmières, sorties de leurs tentes-hôpital pour saluer la théorie des porteurs...

Les uns portaient leurs charges seuls, en équilibre sur la tête... d'autres avaient lié leurs sacs de makayabo, leurs besaces et leurs gourdes sur un stick et partaient par couple.

Vanweerdonck, au passage, les évaluait. Il essayait de deviner, d'après leurs visages tendus, sans sourire et sans chant, d'après leur stature, leur façon de poser leurs pieds nus sur l'herbe boueuse, ceux qui « arriveraient ». Et de temps en temps, il était certain : celui-là y restera. Il aurait voulu ordonner alors son remplacement. Ses dents branlantes grinçaient les unes contre les autres. Un petit froid l'envahissait, le porteur avait passé... Et son regard cherchait dans la file le suivant déjà marqué pour se coucher au bord du sentier quand les pluies froides colleraient les « pilis » sur la chair fiévreuse. Les convoyeurs, le fusil en bandoulière, s'éloignaient parmi les hautes herbes...

●

Voilà trois semaines que le ravitaillement n'était parvenu au poste... Impossible aux camions d'emprunter des routes transformées en marais par les premières pluies, impossible aux barques de remonter la Baro impraticable à la navigation...



Il y avait du riz et du makayabo en stock. Depuis longtemps, les réserves des Européens étaient épuisées, et ils mangeaient courageusement le poisson séché et le riz indigène.

Vanweerdonck s'en alla voir le docteur, et lui demanda quelques quinines pour la semaine à venir. Malaria, fièvre jaune, peste, toutes ces maladies étaient répandues dans cette région du Haut-Nil.

— Alors, mon vieux, lui dit le docteur, cette pluie va durer encore longtemps ? J'ai des malades qui devraient être évacués sur le Congo, mes médicaments commencent à s'épuiser, je réduis les pansements au minimum, pas une orange, pas un fruit, et cette damnée pluie sur la toile des tentes, cette boue dans laquelle on patauge toute la journée. Voilà encore un pauvre type qui ne passera pas la journée. Un par jour, c'est le rythme à présent. Cela ne rend pas les autres joyeux. Cela ne peut pas durer.

— Mon vieux, il ne faut pas espérer voir notre ravitaillement fonctionner à nouveau normalement avant le début de juin : trois semaines... En attendant, il faut tenir le coup. Je demande tous les jours qu'on intensifie le ravitaillement par avion...

— Il faut qu'ils fassent quelque chose, mon vieux. Makayabo, loso (riz). Voilà le menu depuis huit jours.

— Oui, et cela continuera...

— ...J'ai commencé mon orange reçue d'Elisabethville, il y a quatre jours et elle durera certainement encore deux...

— Comment vont les infirmières, et la toute jeune Andrée ?

— Ecoute, franchement, nous ne sommes que des mauviettes à côté d'elles... Figure-toi qu'Andrée a partagé l'orange qu'elle a reçue des Anciens Combattants d'Eville entre les fiévreux de sa garde...

— Mon vieux, il faut tenir parce que nous avons la peau blanche et qu'il faut montrer à ces noirs que le blanc ne perd jamais pied... Pourvu qu'un jour je ne doive pas, moi aussi, me remettre au bon soin de tes infirmières, alors ce serait complet...

●

Un murmure de voix s'élève d'une tente proche, le murmure apaisant des prières du matin récitées sous la direction de l'aumônier. Non pas une rumeur de lamentations, mais un chant monotone de résignation et d'espoir dans le Seigneur ZAMBI : Celui qui a fait le blanc pour mener le noir, Celui qui a dit au noir de suivre le blanc, Celui qui donne au blanc la patience, la compréhension et l'amour de ces enfants terribles...

Le noir que le docteur avait marqué tantôt comme étant « celui qui ne verrait pas la fin du jour » se mit à râler faiblement. Il était couché sur le dos, les jambes ouvertes, les genoux en l'air. Sa chair était devenue l'habit indécent de son squelette... C'était une victime de la folie allemande. Qui les dénombrera jamais ?

●

La pluie commençait... une petite pluie dure et froide. On l'entendit d'abord sur les hautes herbes de la colline voisine. Elle gagna peu à peu du terrain et tambourina bientôt sur toutes les tentes du poste. L'après-midi entière allait se passer sous les tentes. Les corvées nécessaires allaient se faire dans la boue. Toute l'après-midi, les infirmières seraient aux côtés de leurs malades, de leurs blessés, les aidant de leurs sourires, de leurs soins, les faisant rêver du retour au Congo belge parmi leurs familles, dotés d'un petit baluchon de vêtements...

Dès que cette pluie commençait, c'était comme la fin de la journée... On vivait trois heures par jour. Puis, on s'endormait comme des blaireaux. Prendre patience, faire s'égrener les jours un à un sans que l'inévitable arrive : le cafard surgissant sur le camp et affolant les âmes... le cafard né de la pluie, des malades, des morts, du manque de nourriture... Il fallait tenir le coup.

●

Il est sept heures du soir. Le crépuscule tombe sur ce poste perdu au milieu de la pluie dans le Haut-Nil. Ici aussi on fait la guerre, la guerre terrible de l'homme contre l'homme, malgré la présence d'un ennemi commun : l'Afrique centrale...

Le capitaine Vanweerdonck vient de quitter le mess et rentre chez lui sous la pluie, la tête un peu vide. Il pense à cette jeune Andrée, si jeune, si frêle semble-t-il, soignant les malades avec

bonne humeur et répandant sa gaieté au mess, malgré la boîte de corned-beef et le riz cuit à l'eau.

Le capitaine se souvient de son visage ce matin dans le miroir... « Que vont penser ma femme et ma fille quand je rentrerai à Stan ? » Et puis, il songe qu'au fond il n'est qu'un égoïste animal, ayant bien trop de souci de son apparence...

Trois semaines encore à tenir, avant que la Baro ne soit navigable...

Le capitaine Vanweerdonck entre dans sa tente mouillée, le vent qui s'engouffre en même temps que lui éteint la bougie. Il fouille dans ses poches pour trouver des allumettes et la rallumer. Ses mains se salissent à enlever ses souliers boueux. Il s'étend sur son lit : une nausée étrange lui fait paraître la vie par trop amère... Il est étendu, les yeux ouverts, immobile, une minute ?... des heures ?... La bougie brûle presque le bois de la table...



Il se lève pour l'éteindre, se déshabille et se couche.

Il est un peu ivre d'avoir regardé l'obscurité les yeux grands ouverts, attendant il ne sait quoi, mais il s'endort tranquille... Une étrange sensation a effleuré son âme. Il sait bien que demain, au réveil, il oubliera de regarder son visage en se demandant ce que les autres en penseront...

A son retour au Congo belge, parmi les siens, ce qui lui importera ce sera ce qu'il pensera de lui-même... Ce que penseront de lui les autres ? Quelle importance !

Le capitaine Vanweerdonck dort... Demain, ce sera le même corps usé et malade qui se réveillera, mais l'âme aura été étrangement trempée durant cette nuit du 15 mai 1941.

PAUL VICTOR

« L'ÉGYPTE NOUVELLE »

Après quatre mois d'éclipse partielle, « L'Egypte Nouvelle » et sa vaillante équipe reprennent la lutte avec une ardeur renouvelée. Cette nouvelle ne manquera pas de réjouir tous ceux (et ils sont nombreux) qui suivaient avec un vif intérêt les articles de l'éminent rédacteur en chef de « L'Egypte Nouvelle » et de ses hardis collaborateurs. Félicitons notre confrère et souhaitons-lui longue vie et prospérité.

Notons que, malgré la hausse exorbitante du papier, la vente de la revue est maintenue à P.T. 1 l'exemplaire.

POUR LE TRANSPORT DES BLESSÉS

Les membres d'un bataillon médical de l'armée des Etats-Unis emploient une nouvelle méthode pour le transport des blessés. Celle-ci est aussi rapide qu'efficace et nombre de blessés sont ainsi, en un temps relativement court, transportés dans un hôpital mobile et soignés. Le patient prend place sur une sorte de siège relié par des courroies à la ceinture du transporteur. Les mains de celui-ci sont entièrement libres et il n'y a aucun danger que le patient glisse à terre.



Nos lecteurs écrivent...

Timide

● *Toute personne qui le désire peut s'engager dans les WAAFS. Il n'est que de vous adresser par lettre au R.A.F. Recruting Bureau Middle East qui vous donnera tous les détails nécessaires. Je suis heureux de la confiance que vous me témoignez et ne demande pas mieux de pouvoir vous être utile.*

Balalaïka

● *Votre longue histoire est bien pénible, ma chère amie, et je ne sais quoi penser de l'attitude du jeune homme en question. Il faudrait le mettre définitivement au pied du mur et, s'il cherche encore une fois à se cacher derrière des prétextes futiles, rompez avec lui de façon définitive. Vous en souffrirez certainement les premiers temps, mais mieux vaut encore cela que de subir des déceptions qui finiront par vous aigrir le cœur pour le restant de vos jours.*

Blondy

● *Je ne saurais vous renseigner de façon très précise, mais je pense que dans votre cas vous pourriez vous marier à la sacristie de l'Eglise sans pour cela devoir changer de religion. Votre fiancé pourrait facilement s'en référer à l'autorité ecclésiastique dont il dépend.*

S.E.

● *Vous me paraissez être désordonné de nature et quelque peu négligent dans votre travail. De plus, vous ne semblez pas avoir beaucoup d'esprit de suite. Vous auriez besoin de vous rééduquer et d'exercer sur vous-même une pression de tous les instants. Mais vous avez de l'audace et vous pourriez réussir.*

Mirage S.

● *Mon confrère Serge Forzannes a répondu, il y a quelques jours, de façon très explicite au sujet de votre cas. Référez-vous à cette « Lettre à ma cousine ». Elle répond à votre question mieux que je ne saurais le faire. En tout cas, je suis convaincu qu'on ne peut aimer deux personnes à la fois. Examinez-vous bien attentivement et demandez-vous quel chagrin vous auriez si l'un ou l'autre de vos deux amis vous abandonnait. Ne perdez plus votre temps à vous croire aussi attachée à l'un qu'à l'autre et prenez une décision définitive.*

Andrée malheureuse

● *Mais non, mais non, ma chère enfant, ne vous faites pas tant de soucis pour une séparation qui n'amoindrira en rien l'amour de ce jeune homme pour vous. Puisqu'il est obligé de partir pour quelques mois, vous n'avez pas d'autre ressource que d'attendre son retour. Le proverbe qui dit « Loin des yeux, loin du cœur » ment souvent, et je vous assure qu'au contraire quelque temps de séparation pourra aviver le sentiment que cet homme vous porte. Ayez confiance en lui et en votre destinée. Il vous a promis de vous écrire régulièrement. Il tiendra parole et, à son retour, vous connaîtrez la grande joie d'unir vos jours à lui pour le restant de votre vie.*

Fleur des champs

● *Que de poésie dans votre pseudonyme et quelle merveilleuse évasion pour le corps et l'esprit ! Vous me paraissez un peu trop romanesque et vous vivez dans l'illusion. Ne demandez donc pas aux hommes plus qu'ils ne peuvent donner et ne vous imaginez pas que la vie n'est faite que de joies et de satisfactions. Ce jeune homme vous aime sincèrement et, malgré ses petits travers, pourra vous rendre heureuse. Le Prince Charmant de vos rêves est, croyez-moi, introuvable, sauf dans les romans et les films de cinéma qui ont, permettez-moi de vous le dire, faussé votre esprit et votre jugement.*

Frères ennemis

● *Qu'il est donc triste de tomber amoureux de la femme que son propre frère aime et dont il veut faire son épouse ! Je ne vois à votre cas qu'une seule et unique solution : vous sacrifier. Vous admettez que la jeune fille en question préfère votre frère. Alors ? Non, mon cher, non, vous n'avez aucune excuse et vous devez savoir réagir devant une pareille situation. Pensez donc un peu au drame que vous provoqueriez autour de vous en vous entêtant dans votre attitude.*

Curieuse

● *Non, mademoiselle, je ne suis pas un vieillard à la longue barbe blanche, pas plus qu'un jouvenceau. Mettons que je sois entre deux âges et qu'une certaine expérience de la vie et des gens m'ait fixé sur la nature humaine. Je suis loin d'ailleurs d'être infaillible et mes conseils peuvent très bien n'être pas aussi judicieux que je le voudrais. Je fais de mon mieux pour contenter mes lecteurs, c'est tout.*

Journaliste en herbe

● *Mais oui, mademoiselle, le journalisme peut vous ouvrir les perspectives les plus brillantes. Puisque vous vous sentez du goût pour cette carrière, pourquoi ne vous feriez-vous pas admettre dans le bureau de rédaction d'un quotidien à titre d'essai ? Vous jugerez par vous-même si c'est là pour vous « the right place ».*

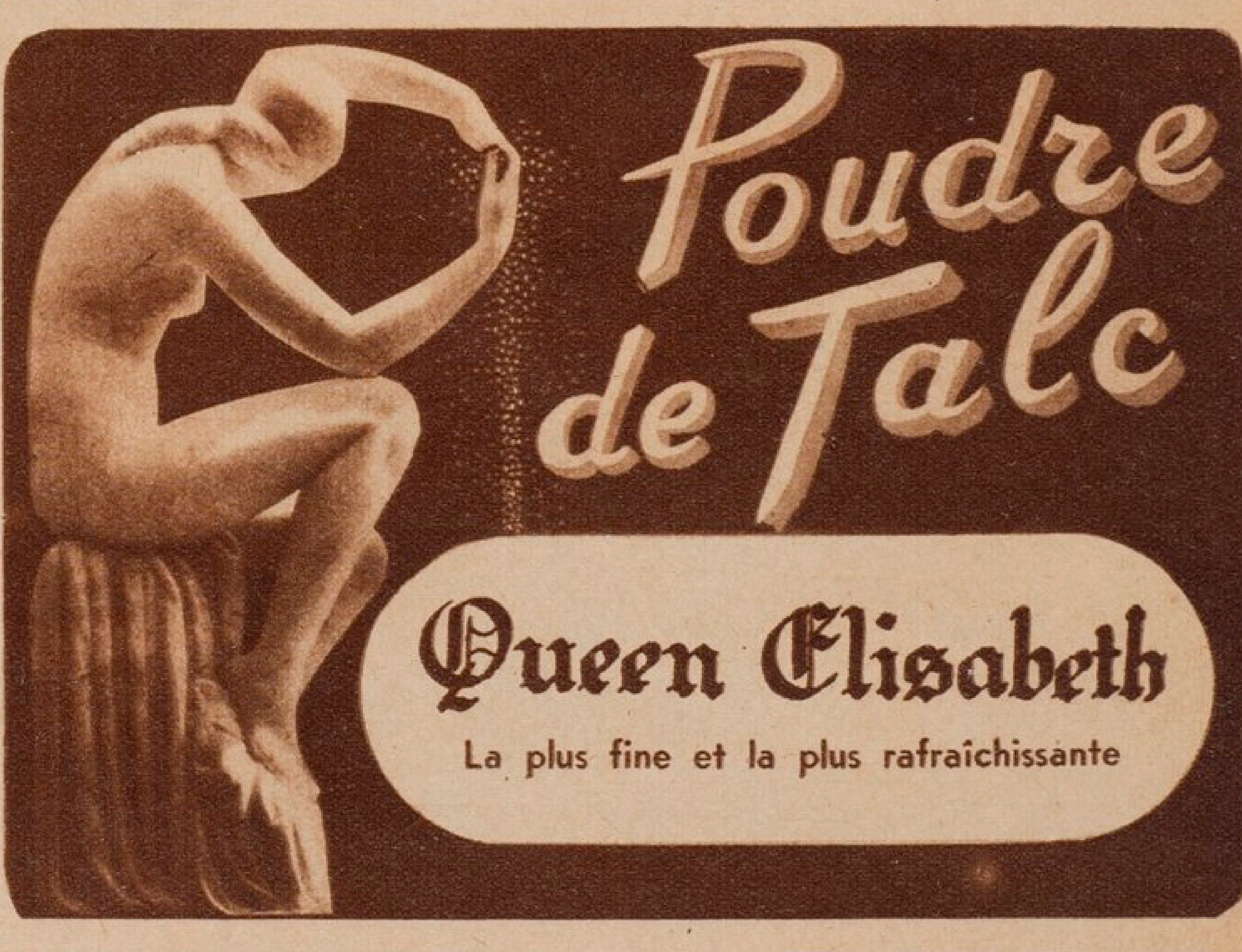
HORATIUS



R. SCHINDLER, éditeur — **En vente partout**



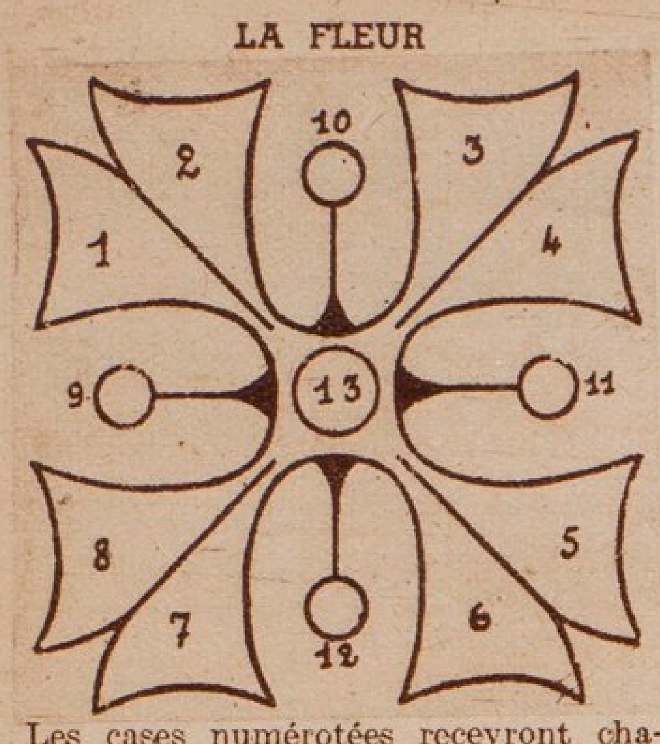






DELASSONS-NOUS...

LA FLEUR



Les cases numérotées recevront chacune une syllabe, et ces 13 syllabes formeront 8 mots de 3 syllabes définis ci-dessous.

1-9-8 Il est modeste quand il est vrai
1-13-5 Prénom féminin
2-10-3 Qui remplit les conditions requises
2-13-6 Recevable en justice
3-13-7 Dénoua
4-11-5 Retouche
4-13-8 Fait le récit
7-12-6 Intelligent.

SAVIEZ-VOUS...

...qu'une *maréchale* était une sorte de houille employée par des forgerons ?

...qu'une *plaquette* était une ancienne monnaie belge d'une valeur de vingt centimes environ ?

...qu'une *souris* était le muscle charnu qui tient à l'os du manche d'un gigot ?

...qu'un *journal* était une ancienne mesure indiquant la quantité de terre qu'un homme pouvait labourer dans sa journée ?

...qu'un *marron* était une boucle de cheveux nouée par un ruban ?

...qu'une *capucine* était l'anneau qui assujettit le canon d'une arme ?

...qu'une *torche* était le rouleau de linge que les femmes mettent sur la tête pour porter des fardeaux ?

...qu'un *faucon* était une pièce d'artillerie en usage au XVIe et XVIIe siècles ?

...qu'une *mignonne* était une poire d'un rouge foncé ?

MENUS... A LA MACHINE

Un docteur japonais, M. Tadasu Saiki, a inventé une machine pour déterminer scientifiquement la nourriture qui convient à chaque personne.

On vous introduit dans une sorte de cylindre hermétiquement clos, où l'on vous laisse 25 minutes... Mais, heureusement, en vous envoyant de l'oxygène ! Puis on recueille le gaz exhalé par la respiration, on l'analyse, et c'est d'après sa composition qu'on fixe la quantité d'azote, de protéines, de graisse, de vitamines, etc., que doivent renfermer vos aliments.

A quand l'application de ce système ? En arrivant au restaurant, nous passerons d'abord dans la « machine à composer le menu », qui nous dira en toute certitude si notre organisme a besoin d'un bifteck, pommes frites, ou s'il doit se contenter d'un yaourt et d'une salade !

DE QUI SONT CES MOTS HISTORIQUES ?

1. La Roche Tarpéienne est près du Capitole.
2. Le boulet qui doit me tuer n'est pas encore fondu.
3. La garde meurt et ne se rend pas.
4. L'exactitude est la politesse des rois.

GRAINS DE SAGESSE

Tant qu'un homme est heureux, on ne le connaît pas : c'est dans l'adversité qu'il se montre.

HORACE.

Il n'est rien au monde qui se fasse tant admirer qu'un homme qui sait être malheureux avec courage.

SENEQUE.

J'admire les hommes qui résistent à l'infortune ; j'admire davantage ceux qui résistent au succès.

Octave MIRBEAU.

CONNAISSEZ-VOUS LA RAFFLESIA ?

C'est à Malaya que pousse la rafflesia, cette fleur de dimensions énormes et d'odeur répugnante. Son bouton rouge (dépourvu de tiges et feuilles) se transforme rapidement en une large fleur, aussi grande qu'un chou. Ses pétales ouverts sont d'une merveilleuse couleur pourpre, rayée de blanc.

Mais ce qui la caractérise plus particulièrement des autres fleurs, c'est son horrible odeur... semblable à celle d'un bœuf mort. L'odeur d'une seule de ces fleurs est capable d'empoisonner l'air d'un champ de deux kilomètres carrés.

RIONS

Le maître. — D'où provient le citron ?
L'élève. — Du citronnier.
Le maître. — Et la noix de coco ?
L'élève. — Du palmier.
Le maître. — Et la datte ?
L'élève. — Euh... Du calendrier !

●

Le patron. — Et vous savez, je tiens beaucoup à une bonne ponctuation.

La nouvelle employée. — Soyez tranquille, monsieur, j'arrive toujours à l'heure.

●

Deux écrivains se rencontrent :

— C'est incroyable ce que le goût du public devient mauvais et stupide au point de vue littéraire.

— Comment, ton dernier roman s'est si bien vendu que cela ?

●

— Il est excellent pour la santé de sauter vingt fois à pieds joints sur le plancher au saut du lit.

— Pas si un boxeur poids lourd habite l'étage au-dessous.

●

La bonne. — Monsieur ne reçoit pas.

Le mendiant. — Ce n'est pas cela que je vous demande. Ce qui m'intéresse, c'est : est-ce qu'il donne ?

PHOTOS-DEVINETTES



1. *Ce célèbre acteur américain est actuellement engagé dans :*
a) l'aviation
b) la marine
c) les commandos
d) l'armée

2. *Cette charmante artiste s'est spécialisée dans la série des films de :*
a) Tarzan
b) Dr. Kildare
c) Frankenstein
d) Andy Hardy

3. *Dorothy Lamour et Bob Hope ont tourné cette scène du film : « La route de...*
a) Casablanca
b) Mandalay
c) Morocco
d) Birmanie

4. *Cette célèbre actrice du muet a été mêlée à un grand scandale. C'est :*
a) Lilian Gish
b) Pola Negri
c) Mabel Norman
d) Lya de Putti

Votre nom ?...

PRENONS FEMININS (D)

DAISY : *innocence et amitié.*
DAPHNE : *du grec : « laurier ». Le laurier apportait la victoire au guerrier et la paix dans les maisons.*
DELPHINE : *Veut dire : « une jeune fille de Grèce ».*
DENISE : *personne sociable et aimant la liberté et la bonne vie.*
DIANA : *austérité et chasteté.*
DORA, DOROTHEE ou DOREEN : *dérivés du latin signifient : « un don de Dieu ».*
DORIS : *Veut dire : « jeune fille de la mer ».*

(E)

EDITH : *signifie : « un cadeau précieux ».*
EDNA : *veut dire : « un bonheur parfait ».*
ELEONORE : *flambeau. La personne qui porte ce nom éclaire pour les autres le chemin du bonheur.*
ELISABETH : *personne droite et tenant ses promesses.*
ELSA : *du teuton : jeune fille noble.*
ELSIE : *dérivé d'Elisabeth. Veut dire : « le serment de Dieu ».*
ELVIRE : *de l'espagnol : « blancheur et pureté ». Se rapporte au caractère et non à la couleur. Donc nature probe et honnête.*
EVE ou EVA : *dérivés de l'hébreu et exprimant l'idée de la vie.*

PRENOMS MASCULINS (D)

DAN : *d'origine hébraïque. « Jugement ».*
DANIEL : *de l'hébreu : « Dieu est juge ».*
DAVID : *de l'hébreu : « bien-aimé ». Attire la considération et l'estime.*
DENIS : *dérivé de « Dionysus », plus connu sous le nom de Bacchus. Les personnes portant ce prénom sont de caractère indépendant et d'humeur très sociable.*
DOMINIQUE : *veut dire : « né un dimanche ».*

(E)

EDGARD : *qui lutte dans la vie pour atteindre son but.*
EDMOND : *du saxon : « une riche protection ». Une personne qui aime jouir de la vie et protéger son entourage.*
EDOUARD : *nature gaie et sociable.*

(*LES SOLUTIONS EN PAGE* 12)

IMAGES — Hebdomadaire paraissant le Dimanche. — Publié par la Maison d'Edition AL HILAL E. & C. Zaidan, Directeurs-Propriétaires. — Adresse : Poste Centrale - Le Caire. Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar. Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, Rue Nébi Daniel. Tél. : 27412. — Abonnements : Egypte et Soudan (nouveau tarif) : P.T. 125 — Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle : P.T. 150 (£ 1/11/-) — Autres pays : P.T. 170 (£ 1/15/-)